

L'Action Française

REVUE MENSUELLE

\$2.00 par année

DIRECTEUR: ABBÉ LIONEL GROULX



SOMMAIRE

L'ACTION FRANÇAISE

EUGÈNE L'HEUREUX

* * *

ANATOLE VANIER

Abbé LIONEL GROULX

LOUIS-D. DURAND

HARRY BERNARD

LA RÉDACTION

JACQUES BRASSIER

LIBRE

Mot d'ordre : L'ALMANACH DE LA LANGUE FRANÇAISE.....	193
LE CATHOLICISME, ET LE PROGRÈS SOCIAL ÉCONOMIQUE.....	194
MONSEIGNEUR RHÉAUME.....	204
LE QUÉBEC ET LE VATICAN.....	208
MONSEIGNEUR TACHÉ.....	211
CE QUE J'AI VU A BARCELONE.....	224
L'AVENIR DU ROMAN CANADIEN.....	238
A TRAVERS LA VIE COURANTE.....	248
LA VIE DE L'Action française.....	251
LECTURES POUR L'HOMME INTELLIGENT....	256

LIGUE D'ACTION FRANÇAISE

369, RUE ST-DENIS

TÉLÉPHONE EST 1369

MONTRÉAL.

Canadiens-Français

Soyons fiers de nos institutions

NOS ÉPARGNES

dans nos banques

NOS PLACEMENTS

dans nos industries

NOS ACHATS

chez nos marchands.

NOS ASSURANCES

à la compagnie d'assurance sur la vie

"La Sauvegarde"

Une compagnie prospère offrant des garanties indiscutables, d'une expansion considérable.

Au-delà de seize millions d'assurance en force.

Consultez nos représentants ou adressez-vous directement au bureau principal

Édifice de "LA SAUVEGARDE"

Angle Notre-Dame et Saint-Vincent, Montréal.

L'Action française est l'organe de la *Ligue d'Action française*, centre d'action au service de la langue, de la culture et des traditions françaises au Canada.

Les directeurs de la Ligue sont : M. l'abbé Philippe PERRIER, président; MM. Anatole VANIER, avocat, secrétaire général, Louis HURTUBISE, ingénieur civil, trésorier, M. l'abbé Lionel GROULX, professeur à l'Université de Montréal, M. l'abbé Lucien Pineault, professeur à l'Université de Montréal, MM. Arthur LAURENDEAU, professeur; Antonio PERRAULT, avocat, professeur à l'Université de Montréal, Emile Bruchesi, avocat, Montréal.



Cartes de fêtes françaises

Notre assortiment de cartes françaises, pour Noël et le Jour de l'An, gravées, lithographiées et coloriées à la main, a été augmenté considérablement et vous trouverez chez nous le plus grand choix de cartes artistiques d'un goût très délicat, de dessins et genres très nouveaux, de cartes unies ou de fantaisie rédigées surtout en bon français chacune soigneusement et joliment finie d'un noeud de ruban, fournie avec enveloppe. (Nous les avons aussi en anglais).

Un centin à quarante centins chacune Catalogue illustré envoyé sur demande. Nous imprimons sur commande spéciale les

CARTES PERSONNELLES

pour Noël et le Jour de l'An avec nom et adresse.

Nous avons tous les
ALMANACHS Canadiens et Français.
Aussi une très grande variété de
CALENDRIERS Religieux et de Fantaisie.

Une collection complète et choisie de
LIVRES D'ETRENNES Edition de luxe.

GRANGER FRÈRES LIMITÉES

Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

EDMOND-J. MASSICOTTE

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Le Cinéma Canadien compte sur vous...

Et ce n'est pas pour des prunes, évidemment ! Comme lecteur de l'*Action française*, vous devez être à même de juger si l'œuvre d'assainissement moral entreprise par nous dans le monde du film *mérite ou non votre encouragement*.

Au fait, ce n'est pas un encouragement, ni même une souscription patriotique que nous venons vous demander :

Nous avons au contraire à vous offrir quelque chose qui, au point de vue strictement commercial, a la valeur et l'attrait des meilleurs placements.

Nos actions privilégiées à 8%... achetez-en !

Au moins une, si votre bourse ne vous permet pas de faire davantage. Vous y trouverez les profits alléchants des entreprises de grande envergure... sans les risques de "cculage" des bluffs américains ! Et vous aurez en plus la satisfaction de contribuer à une œuvre essentiellement moralisatrice et féconde au sens national du mot.

Notre prospectus vous renseignera plus à fonds, demandez-le.

Le Cinéma Canadien Limitée

BUREAU : IMMEUBLE BANQUE NATIONALE

Téléphone: Main 2539

99, RUE SAINT-JACQUES - - MONTRÉAL

Recommandez-vous de l'**ACTION FRANÇAISE** chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Paraîtra le 15 novembre

L'Almanach de la langue française, 1924

Primes aux lecteurs — Primes aux vendeurs

Remises importantes aux propagandistes; commandez-tôt : le tirage est limité.

Les prix pour 1924 sont les suivants :

Une douzaine.....	\$2.50
De 50 à 99 exemplaires.....	.20
De 100 à 400 exemplaires.....	.19
De 500 à 999 exemplaires.....	.18
1000 exemplaires et plus.....	.16½

Port en plus dans tous les cas

L'Action française, 369 rue Saint-Denis, Montréal.

Téléphone Est 1369

AU QUEEN'S

Bonne cuisine et vieille cave...

C'est là, maintenant, le rendez-vous des gourmets. Hommes d'affaires... et autres, y prennent une nourriture substantielle, bien apprêtée, y boivent les vins français des meilleurs crus.

Le personnel est courtois, le service rapide et les prix sont les plus bas en ville.

Venez-y donc dîner demain !

HOTEL QUEEN'S

Direction et administration canadiennes-françaises

2, rue Windsor

- - -

MONTREAL

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Un beurre fait avec de la crème fraîche Celui de la Montreal Dairy

C'est ce qui explique qu'il n'a pas cet arrière-goût
de rance de 97% des beurres fabriqués ici.

Vous le trouverez exquis...

... il est crémeux, parfaitement malaxé et pour cette raison
"n'éclate" jamais désagréablement au nez de la cuisinière, quand
il cuit dans la poêle certains aliments.

Nous le pasteurisons et le vendons aux plus bas prix du marché.

**Si vous ne voulez pas payer votre beurre
15 ou 20 sous de plus par livre...**

...dans un mois d'ici, commandez-nous aujourd'hui même votre
beurre de provision.

Nous vous servirons bien.

The Montreal Dairy Co. Limited

290 rue Papineau

TÉLÉPHONE : Est 3000 - - - MONTRÉAL.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

La vie au foyer

LES jours se font courts. Octobre, à ses débuts, voit l'automne à l'apogée de sa splendeur, mais dans ses derniers jours, il le voit aussi se dépouiller de ses couleurs de rêve et ne garder que sa livrée triste de branches dénudées. Le jour est encore propice aux promenades sentimentales; toutefois, quand vient le soir, nous cherchons la chaleur du foyer dont l'été nous avait éloignés. L'hiver que nous sentons venir nous y rappelle. Quel plaisir de retrouver les livres aimés, la lampe et l'abat-jour tamisant discrètement la lumière, le bureau avec ses accessoires; appui-livre, encrier, calendrier, horloge minuscule, et tous les bibelots accumulés par notre fantaisie, ou la sollicitude de nos amis! Nos goûts sont insatiables: sur cette table de travail, peut-être manque-t-il encore un objet depuis longtemps désiré? Le moment est opportun de vous le procurer: nous offrons à votre choix judicieux une collection immense d'articles destinés à la décoration intérieure de la maison: horloges pour tous les appartements, y compris l'humble réveille-matin; lampadaires somptueux, lustres, bronze d'éclairage, jusqu'à la petite veilleuse qui tremblote auprès de la pendulette trop empressée à marquer l'heure du lever. Ajoutons les garnitures de cheminée, les candélabres et les bougeoirs obstinés à nous servir, en dépit de nos préférences pour l'électricité. Nous allons oublier la céramique, indispensable à l'embellissement et la mise en valeur de l'ameublement.

Rendre la maison agréable, c'est ajouter au bonheur de ceux qui l'habitent: nous ne saurions faire de meilleur placement.

SCOTT & BOUSQUET FRÈRES,
LIMITÉE

479-est, rue Sainte-Catherine, - - Montréal

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

L'École Française des Maîtres-Verriers au Canada.

...Elle est dignement et excellemment représentée par la maison "Hobbs Manufacturing Co., Ltd", la plus importante au pays et dont les peintres verriers appartiennent tous à cette école illustre.

Vitraux historiques et mythologiques Verrières religieuses, genre mosaïque

...sont entièrement fabriqués et peints chez nous, par nos artistes européens. Notre représentant se chargera gratuitement de vous faire un devis, sur demande.

HOBBS MANUFACTURING COMPANY LTD

MAIN 583

444 rue Saint-Jacques, Montréal.

Pour que vos lettres-circulaires soient lues avant d'être jetées au panier...

...il faut qu'elles aient toute l'apparence de la lettre originale dactylographiée, qu'on appelle communément "personnelle".

Confiez-nous vos lettres-formules

Nous vous ferons un travail soigné, imitant à la perfection la machine à écrire, grâce à un procédé spécial d'impression, un outillage que je possède en mon atelier moderne et bien monté.

Meilleurs prix que n'importe quel bon imprimeur

avec un ouvrage de qualité égale, sinon supérieure, cela va sans dire!

The Modern Multigraphing Service

Hermas Jolicœur, gérant

339, avenue Viger, Montréal

Tél. Est 6859

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Bronze, cuivre ou fer martelé...

Si vous aimez le solide et l'artistique.

Si vous avez un travail délicat à faire exécuter dans l'un de ces métaux, nous mettons à votre service une équipe de maîtres-ouvriers d'un goût et d'une habileté remarquables. Ils interpréteront intelligemment *voire idée à vous* et la rendront avec une exactitude parfaite, pour peu que vous leur donniez les jalons nécessaires.

Nos états de service, nos références

Depuis nombre d'années, nous travaillons activement, à la satisfaction générale de tous nos clients. Voici, entre mille, quelques-uns de nos travaux, qui sont de véritables références :

Riches comptoirs en bronze, pour la Banque d'Épargne et la Banque Nationale.

Grilles finement ouvragées, pour la Banque d'Hochelaga.

Éléphants électroliers et chandeliers, lustres somptueux, appliqués minutieusement et artistement travaillés, faits pour le compte ou de l'École Polytechnique ou de l'Hôtel-Dieu, ou de MM. les Sulpiciens ou des RR. SS. de Sainte-Anne, etc., etc.

Et nous mettons le même soin, à renouveler les vieux objets en métal comme les candélabres, etc... faites-nous d'abord faire un "rafistolage" de ce genre, si vous voulez nous juger à l'œuvre !

Les ouvrages d'art en cuivre limitée

La seule maison canadienne-française, au Canada.

247, rue Sanguinet, - - - Montréal

Est 143

Rockland 249

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

ROMANS

Pouvant être mis entre toutes les mains

Demandez le catalogue

LIBRAIRIE NOTRE-DAME

28-ouest, rue Notre-Dame

MONTRÉAL

BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Siège Social: 7 et 9 PLACE D'ARMES, MONTRÉAL.

Capital autorisé.....	\$5,000,000.00
Capital versé.....	\$3,000,000.00
Fonds de Réserve et Profits accumulés.....	\$1,525,000.00

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : L'hon. Sir **HORMISDAS LAPORTE, C.P.**, ex-maire de Montréal, de la maison Laporte, Martin (Ltée), président "Société d'Administration Générale"; vice-président du Crédit Foncier Franco-Canadien

Vice-président : **M. W.-F. CARSLY.**

Vice-président et Directeur général : **M. TANCRÈDE BIENVENU**, administrateur "Lake of the Woods Milling Co."

M. G.-M. BOSWORTH, président de la "Canadian Pacific Steamships Limited"

L'hon. NEMESE GARNEAU, C.L., Québec, président Les Prévoyants du Canada.

M. ÉMILIE DAUUST, Président de la Librairie Beauchemin, Limitée; Commissaire du Port de Montréal.

M. S.-J.-B. ROLLAND, Président de la Cie de Papier Rolla J Limitée.

BUREAU DES COMMISSAIRES-CENSEURS

Président : L'hon. **N. PÉRODEAU**, ministre du Gouvernement Provincial, administrateur "Montreal Light, Heat & Power Consolidated"

Vice-président : **M. J. AUGUSTE RICHARD**, administrateur de l'Université de Montréal, président "Fashion Craft Manufacturers Limited".

Hon. E.-L. PATENAUDE, C.P., avocat, **M.P.P.**, administrateur de l'Alliance Nationale.

Recommandez-vous de l'**ACTION FRANÇAISE** chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

L'ALMANACH DE LA LANGUE FRANÇAISE

L'Almanach de la langue française se recommande par son caractère très spécial. C'est le seul qui soit exclusivement consacré aux choses nationales. Sous une forme moins sévère que notre revue, il s'applique à vulgariser les données essentielles de nos problèmes et à fournir le plus possible de directives. C'est dire toute l'importance que nous attachons à sa diffusion.

La renaissance patriotique à laquelle nous assistons depuis vingt ans, aura été trop uniquement l'œuvre de quelques groupes et de quelques hommes qui ont travaillé dans la solitude. Non seulement la collaboration des classes bourgeoises leur a manqué, mais celle aussi des masses populaires. Pendant qu'ils s'efforçaient de reconstruire, autour d'eux l'indifférentisme national et toutes les forces de destruction continuaient leur implacable travail.

L'Almanach de la langue française fut créé, il y a dix ans, pour éveiller parmi le peuple, la préoccupation nationale. Que l'on veuille bien ne pas oublier ce premier dessein. Notre Almanach ne se propose pas d'amuser; sous une forme sagement populaire, il se propose avant tout d'instruire, de vivifier le sens patriotique. Sans s'attarder aux quelques défauts de notre œuvre, que nos amis entrent d'abord dans nos desseins et qu'ils nous aident à propager parmi les nôtres, les idées et les sentiments qui grouperont les esprits et les volontés et feront une âme à notre nationalité.

LE CATHOLICISME ET LE PROGRÈS¹ SOCIAL ET ÉCONOMIQUE

Que les Canadiens français soient destinés à rester citoyens de la Confédération canadienne, à vivre sous le drapeau étoilé ou à former un État séparé, ils doivent tout mettre en œuvre pour progresser le plus vite possible et le plus normalement possible, c'est-à-dire, en restant ce qu'ils sont, en conservant toutes leurs caractéristiques nationales. Agir autrement, ce serait de leur part, mépriser la nature, cette belle grande dame d'ordinaire généreuse, mais qui sait prendre aux heures de vengeance, des allures de mégère intraitable.

De toutes les caractéristiques nationales, la religion est certainement la principale, puisque, imprégnant à la fois l'esprit et le cœur de l'homme, cet être naturellement religieux, elle inspire ses mœurs, contrôle ses actes, remplit sa vie. Et le catholicisme, plus que toutes les autres religions, parce que la seule vraie religion, remplit ainsi totalement la vie des individus. C'est donc vraiment une caractéristique nationale.

Au milieu de cent millions d'Anglo-Saxons ou de "saxonisés", en ce vingtième siècle éminemment matérialiste et suffisant, il n'est pas inopportun, certes, de démontrer que le catholicisme favorise tout, même le progrès social et le progrès économique. Les protestants qui nous entourent ne se gênent pas pour affirmer que la religion catholique

¹ Cet article eut dû paraître, selon le plan logique de ces études, en août, après l'article de M. Laurendeau : *Le catholicisme et l'art*. Les circonstances n'ont pas permis à notre collaborateur de nous envoyer plus tôt son manuscrit. (N. D. L. D.)

est incompatible avec le progrès et l'acquisition de la richesse. De leur côté, nos petits libres-penseurs, plus naïfs que méchants, ne sont pas loin de prétendre que le catholicisme a fait son temps et que l'humanité, pour gravir les derniers sommets de la civilisation, doit se délester de son catholicisme.

Pas plus capables de raisonner que de croire, les ennemis intérieurs et extérieurs du catholicisme nous apportent, pour démontrer leurs théories anticatholiques, tel et tel faits, l'exemple d'une couple de peuples, sans avoir suivi ni contrôlé eux-mêmes les relations nécessaires entre l'effet qu'ils constatent et les causes qu'ils devraient voir. D'autre part, l'austérité relative ou apparente de la doctrine et de la discipline catholique peut aussi donner un semblant de raison aux contempteurs du catholicisme, en ce temps où la plus grande initiative semble être partout de rigueur. On verra plus bas que cette austérité n'est, au fond, que la liberté dans l'ordre, c'est-à-dire, la vraie liberté, la seule vraie liberté.

Composée d'êtres humains, la société doit nécessairement être régie par un ensemble de principes proportionnés aux deux éléments essentiels de l'homme : l'âme et le corps. Or, cet ensemble de principes ne peut se trouver ailleurs que dans la métaphysique. L'empirisme en sociologie vaut encore moins que le charlatanisme en médecine, car ce dernier peut du moins être accidentellement utile, au lieu que l'autre est fatalement, irrémédiablement désastreux. Tandis que les sociologues empiristes tâtonnent pour trouver les médicaments nécessaires à la société, passant d'un système à un autre, en inventant au besoin, cette pauvre société est chaque jour davantage la proie de la plus redoutable des maladies : l'anarchie.

Eh ! oui, faute d'assigner à la société un ordre rationnel,

faute de la soumettre à une métaphysique, on provoque son agonie dans le plus universel désordre.

* * *

Puisant son inspiration aux sources fécondes de la révélation divine et de la métaphysique la plus large, le catholicisme est à peu près la seule institution traitant le monde autrement qu'une combinaison physico-chimique. C'est pourquoi le véritable progrès social est si difficile en dehors de lui, c'est pourquoi la marche ascendante des peuples a été considérable dans la mesure où ceux-ci se sont montrés, non pas nominalement, mais réellement, foncièrement catholiques.

Les explications de ce fait pourraient couvrir des pages et des pages. Nous nous bornerons à en donner quelques-unes, parmi celles qui nous frappent en ce moment.

Une elle-même, l'Église catholique unifie les intelligences et les cœurs tout en respectant les diversités dont l'univers est rempli. Étant donné, d'une part, que l'unité a pour effet de mettre tous les facteurs en plus grande valeur, étant donné, d'autre part, que l'unité n'exclut pas l'émulation, mais, au contraire, la coordonne, l'Église, tant par l'exemple de sa propre unité que par son action unifiante, sert largement la cause du progrès social.

Le catholicisme a principalement sur tous les systèmes sociaux qu'on veut lui opposer, l'immense supériorité de s'adresser à l'homme tout entier. Il est pratiquement le seul à respecter la réalité, c'est-à-dire, à tenir compte de ce que chaque membre de la société est un composé de matière et d'esprit; tous les autres s'appliquent à disposer les hommes et les choses — on serait tenté de tout généraliser

sous le mot choses — en un mécanisme assez savant, mais qui toujours fonctionne mal, faute de spiritualité.

L'Église émet clairement son opinion sur les divers systèmes sociaux; elle n'a pas, en effet, son système à elle, mais s'accommode facilement de tous, pourvu qu'ils respectent les droits de Dieu et des hommes. Elle prend les choses de beaucoup plus haut. Derrière la chair et les os dont l'homme est partiellement constitué, elle discerne une âme qui a besoin et d'une formation sociale générale et d'une formation sociale spéciale appropriée aux circonstances. Par le ministère des prêtres, des religieux et religieuses, des mères catholiques, de l'école catholique et de diverses autres institutions catholiques, elle pourvoit libéralement à la double formation sociale des âmes. Sans cette large base que constitue l'éducation des âmes, les systèmes sont tous inefficaces, le progrès social est inconstant, presque inexistant. Tant il est vrai que les lois de la physique ne peuvent être substituées sans inconvénient à celles de la métaphysique.

Si l'Église n'est pas la seule, sur cette terre, à comprendre l'insuffisance de la justice pour régler les rapports sociaux, elle est du moins celle qui s'en rend compte davantage. Ses grâces d'état et son amour de l'humanité lui permettant de voir toutes les inégalités de fait, elle comprend très bien la nécessité de mitiger le rigoureux *do ut des*. C'est pourquoi elle prêche tant la charité: charité dans les relations familiales, dans les relations domestiques, dans les relations sociales, dans les relations internationales, partout où il peut y avoir conflit de droits et de forces. Et cette charité, ce n'est pas la charité arrogante, mais la charité généreuse, celle qui sait servir sans blesser.

Justice et charité sociales, voilà les deux vertus dont l'union engendre le sens social, ce besoin qu'éprouvent

certaines âmes de sortir d'elles-mêmes et de se dévouer à l'amélioration du sort des classes, donc, au progrès social.

Y a-t-il quelque chose de plus favorable au progrès social que cet ensemble de directions morales que nous serions tenté d'appeler le code de morale catholique? Les dix commandements de Dieu, les sept commandements de l'Église, les sept péchés capitaux, les trois vertus théologiques, les vertus cardinales et leurs dérivées, que peut-on trouver de mieux pour rendre les hommes heureux, pour assurer le véritable progrès social?

Et la perspective du salut éternel, voilà encore un fameux stimulant, dont la société peut bien, dans une certaine mesure, partager indirectement les bénéfices avec les individus.

De plus en plus, partout, on souffre de dissensions sociales. C'est un regrettable progrès à rebours dû, évidemment, à ce détestable esprit révolutionnaire qui s'infiltré subrepticement, à la façon des microbes, dans tous les cerveaux non immunisés par la discipline catholique. Ceux qui ont préféré la Révolution à l'Église, en auront bientôt, s'ils n'en ont déjà, pour leurs préférences.

Au reste, les gens même les moins bien disposés à l'égard de l'Église n'osent lui nier tout mérite social. Ainsi, personne n'a encore contesté que l'Église ait arraché une partie de l'humanité au paganisme, l'autre à la barbarie, ces deux états vers lesquels on ne demande guère, aujourd'hui, à retourner — même chez les néo-païens. Et, si certains esprits retirent leur confiance à l'Église pour le temps présent et pour les siècles futurs, ce n'est pas que la civilisation ait dépassé l'Église vers l'époque de Voltaire, de Montesquieu et de Robespierre, ce n'est pas non plus que l'Église se soit ramollie, mais c'est que telles boîtes cérébrales n'étaient pas suffisamment fortes pour recevoir toute la

science et la civilisation que l'Église a permis d'y déposer. De là leur inaptitude à saisir le rôle social de l'Église à travers les temps modernes.

L'histoire de l'Église nous relate plusieurs gestes, plusieurs interventions qui démontrent, de façon particulière, l'influence heureuse de l'Église sur la société en voie de civilisation. Qu'il nous suffise de mentionner, au passage, l'affranchissement de la femme, la guerre à l'esclavage, la culture artistique, l'encyclique *Rerum Novarum* et, chez nous, au Canada, le beau rôle assumé par le clergé, après la conquête, de conduire, d'aider, de soutenir le peuple canadien à travers un dédale de circonstances humainement inextricables.

Que de maux l'Église éloigne de la société! C'est tantôt l'anarchie avec toutes ses horreurs, c'est tantôt l'étatisme aux mille et une oppressions, ou encore le socialisme, système économique éteignoir s'il en fut jamais; ici, c'est l'internationalisme décourageant, là, c'est le chauvinisme aveuglant; c'est enfin la dépravation des mœurs, la ruine du foyer, la limitation volontaire de la procréation, etc., etc.

Nous pourrions aussi alléguer ici toute une série d'arguments empruntés à la théologie, mais ce n'est pas de notre ressort. Passons à un autre point.

* * *

Si le catholicisme favorise le progrès social, il ne peut manquer de favoriser *ipso facto* le progrès économique. En effet, sans être disciple des économistes qui confondent l'économie politique et l'économie sociale au détriment de cette dernière, nous croyons qu'il y a corrélation et solidarité entre les progrès économiques et social, comme

entre les progrès moral et religieux. La religion moralise les hommes; plus moraux, les hommes se plient plus facilement aux exigences de l'état social; la société étant, de ce fait, mieux organisée, la production, la circulation et la répartition de la richesse deviennent choses plus faciles.

Pas n'est besoin d'aller aux antipodes pour trouver une démonstration de ce que nous venons d'avancer. Depuis la guerre surtout, la catholique province de Québec moins affectée que les provinces-sœurs par le virus de l'esprit révolutionnaire, se voit faire la cour par les capitalistes et les maîtres d'industrie étrangers, qui croient trouver en territoire québécois la sécurité parfaite, cette chose devenue si rare depuis que le libre examen, l'agnosticisme et un désir effréné de jouissance ont affolé la boussole de la conscience.

Cette préférence des capitalistes étrangers est à la fois un témoignage de notre progrès présent et un élément utile à notre progrès futur. A ces deux titres, il faut s'en réjouir. Les capitaux étrangers, qui peuvent lubrifier très opportunément notre mécanisme économique et y ajouter certains rouages manquants, sont donc les bienvenus chez nous. Leur entrée nous réjouit grandement, pourvu toutefois que nous sauvagardions les intérêts moraux et matériels de la nation, pourvu que nous n'ayons pas à accepter seulement, mais à débattre les conditions du pacte, pourvu, enfin, que l'industrie ne tende pas trop à faire de nous une race de journaliers et de comptables, deux professions excellentes, sans doute, deux professions honorables dans toute la mesure de l'honorabilité de leurs membres, mais qui ne doivent pas plus se généraliser à toute une race que les professions de marchands, de notaires, de juges et autres.

On nous objecte que les peuples protestants sont en

meilleure posture, au point de vue économique, que les peuples catholiques. D'abord, comprenons-nous. Que faut-il entendre par progrès économique chez un peuple ? Est-ce la progression de la somme globale des richesses ou bien est-ce la jouissance, par chacun des individus et par l'État, d'une richesse suffisante pour leur permettre de vivre heureux et de parfaire leur organisation ? Nous ne voulons pas tenter d'imposer absolument une opinion fondée sur une expérience peut-être trop courte, mais il nous semble qu'une bonne répartition des richesses est pour le moins, aussi importante, chez un peuple, qu'une grosse quantité de richesses. Nous aimons mieux rencontrer, dans un pays, moins de millionnaires plus ou moins jouisseurs et ne pas y voir sévir le fléau du paupérisme. Les inégalités sont inévitables, parce que naturelles, mais il faut reconnaître, si on est sérieux, la supériorité sociale et économique des régimes qui en atténuent les conséquences. Or, nous ne connaissons rien de comparable à l'enseignement — et à la pratique, évidemment — de la justice et de la charité chrétiennes pour obvier aux inconvénients de l'inégalité.

Au surplus, les circonstances géographiques ont une influence considérable sur la fortune des peuples. Et l'évolution du monde est telle qu'une nation, favorisée aujourd'hui, peut fort bien tomber, d'ici quelques années, dans un état voisin de l'adversité, sans qu'elle puisse y remédier beaucoup. Si, donc, on veut juger les systèmes et les religions par les faits, il faut commencer par comprendre les faits.

* * *

Concluons brièvement. Il faut remercier Dieu d'avoir dirigé notre race dans des voies remplies d'écueils peut-être,

mais sur lesquelles, toujours, le phare sauveur du catholicisme projetait sa vive lumière. En effet, notre histoire est remplie de ces deux éléments qui font les peuples forts : l'épreuve constante et, grâce à Dieu, le triomphe continu. La foi robuste de nos pères a permis à notre race de traverser les circonstances les plus difficiles et de posséder, après trois siècles de vie profondément chrétienne, elle qui avait commencé sa carrière dans le dénûment le plus complet, une organisation sociale qui émerveille les sociologues du dehors, une organisation économique qui n'est peut-être pas encore la plus avancée — il lui a fallu partir de si loin — mais sûrement l'une de celles qui progressent le plus rapidement.

L'épopée canadienne-française confirme encore mieux que toute autre histoire de peuple, cette conclusion que Godefroi Kurth mettait au bas de l'une de ses plus belles pages : *"Tant il est vrai que les moeurs ont pour base les croyances et qu'au fond de tous les progrès sociaux, on trouve un dogme qui les a engendrés."*

Depuis 1608 et 1760, les temps ont évolué et les méthodes ont dû changer elles aussi. Bien que la religion soit restée absolument la même, ses œuvres ont pris une modalité un peu différente.

L'association, ce principe de force auquel on recourt de plus en plus un peu partout, est aujourd'hui à la disposition de l'Église comme de ses adversaires. Depuis un demi-siècle, on a vu éclore, dans tous les pays, diverses sortes de sociétés à caractère nettement catholique qui se sont donné pour mission de conserver ou de gagner, selon le cas, la société à l'Église et à Dieu. En appuyant ces sociétés, ces œuvres sociales qui ont noms syndicats professionnels, associations de jeunesse, cercles de voyageurs, semaines sociales, presse catholique, etc., nous contribuons, beaucoup plus que quelques-uns le croient, à construire

l'édifice social, l'édifice économique, l'édifice national. Comme on ne vit pas seulement pour soi, mais aussi un peu pour le prochain, la participation à ces œuvres devient un devoir.

Nous voulons vivre dans la paix sociale et dans une convenable aisance? Eh bien! soyons catholiques individuellement, soyons-le dans toutes les manifestations de la vie familiale, de la vie professionnelle, de la vie politique, de la vie sociale, en un mot, dans tous les domaines où notre activité peut être requise.

Eugène L'HEUREUX.

PHARISAIISME

Des marchands en gros et en détail qui prêchent actuellement aux habitants de la province de Québec d'acheter chez eux, le plus grand nombre sont des hommes sincères, qui conforment leur propre conduite à leurs préceptes. Par contre, nous en connaissons parmi eux, et plusieurs, qui trouvent le patriotisme excellent pour activer leurs ventes, mais qui n'en voient nullement l'opportunité quand il s'agit de leurs placements de capitaux. Ce pharisaïsme a plus fait que toute autre cause dans le passé pour affaiblir notre organisation économique, car le petit épargnant obéit surtout à l'exemple et souvent il se demande pourquoi il ferait crédit à des industriels et à des commerçants qui se refusent entre eux la confiance que leur propre succès en affaires montre pourtant qu'ils mériteraient. (*La Rente.*)

"NOS CANADIENS D'AUTREFOIS"

Sous ce titre paraîtra en novembre un superbe album contenant les meilleures compositions de M. Edmond-J. Massicotte sur les principales scènes de la vie canadienne. Chaque composition sera précédée d'un commentaire qui portera la signature de l'un de nos écrivains. Le prix de l'ouvrage qui sera de grand luxe et de grand mérite est fixé à \$5.00.

UN ANNUAIRE MODÈLE

Un annuaire modèle c'est l'Annuaire des comtés de Chicoutimi et du Lac St-Jean. Il n'y a pas seulement, dans ce volume, des adresses; il y a des statistiques, des notes d'histoire qui nous renseignent sur le passé et sur le présent de cette région, l'une des plus progressives de notre province. Ceux qui ont parfois des idées sombres sur notre avenir pourront feuilleter cet annuaire. Ils verront ce qu'en moins d'un siècle peut accomplir la vaillance canadienne-française, par son seul effort, sans l'aide des gouvernants.

MONSEIGNEUR RHÉAUME

Mgr Rhéaume est né à Lévis, la ville de son Éminence le Cardinal Bégin, du vénéré Mgr Bourget, de Mgr Hallé. C'est là, sur les falaises abruptes d'où l'on contemple l'incomparable panorama de Québec et de la côte de Beaupré, qu'il a appris à aimer Dieu et à épeler les syllabes françaises. Il était peu âgé quand ses excellents parents s'établirent à Montréal, près de l'église St-Pierre, desservie alors comme aujourd'hui par les Pères Oblats. Il y rencontrait un bon frère convers, vieux sacristain par goût autant que par état, qui exerça auprès de l'enfant l'office extraordinaire d'arroseur spirituel. Le disciple fut si docile aux conseils du mentor qu'un jour il décida d'entreprendre les études classiques et vint frapper à la porte du Juniorat du Sacré-Cœur, sorte de serre où les adolescents qui se destinent au sacerdoce et à la vie religieuse, sont plantés et arrosés avec des soins infinis.

Le Juniorat du Sacré-Cœur est situé à proximité de l'Université, donc à Ottawa, la ville sainte des Oblats. Venus ici, au mois de janvier 1844, quand Bytown comptait à peine deux à trois milliers de catholiques, les Oblats y ont suivi le mouvement de la population, érigeant la cathédrale, la première église Saint-Joseph, la première église Sainte-Anne, l'église du Sacré-Cœur et l'église de la Sainte-Famille. Ils y maintiennent leur scolasticat, le séminaire diocésain; et depuis soixante-quinze ans, les générations de la ville se succèdent dans leur collège. De ce groupement d'œuvres considérables et variées : juniorat, collège, séminaire, scolasticat, école de pédagogie, paroisses, s'élève une atmosphère que l'on peut appeler oblate et qui s'insinue lentement mais sûrement dans l'âme tendre des jeunes.

Les junioristes fréquentent les mêmes classes que les collégiens; ils ont les mêmes maîtres, le même outillage scolaire, le même programme que les seconds. Les uns et les autres apprennent les lettres anciennes, les mathématiques, les sciences d'observation et d'expérimentation, le français et l'anglais.

Or, c'est dans ce milieu moral et intellectuel que le jeune Louis Rhéaume arrivait en 1893. Il y étudia pendant cinq ans sous le supérieurat du bon et saint Père Harnois. Puis il entra au noviciat de Lachine alors dirigé par le Père Tourangeau. L'année d'épreuve terminée, le novice-profès fut envoyé à Rome pour y parcourir les cycles de la philosophie et de la théologie, à l'Université grégorienne où professaient les célèbres Pères Remer, Billot et Bucciaroni.

De retour à Ottawa en 1905, il est nommé professeur à l'Université. Il y enseigne successivement les mathématiques, la physique, la morale et le droit canonique. Ses élèves s'entendent à vanter les qualités émérites du maître: excellence des méthodes, autorité qui s'impose sans effort, par le seul prestige du caractère, don de rendre attrayante la matière enseignée, prestige d'un jugement toujours juste, et, ce qui n'est pas à dédaigner, une rare puissance de travail servie par une santé indéfectible. Ceux qui ont vécu autour de lui, savent à quelle heure tardive, plus proche du matin que du soir, s'éteignait la lumière de sa cellule qui à l'aube se rallumait régulièrement avant cinq heures.

Lors d'un débat français sur les classiques à Ottawa, l'un des orateurs développait cette pensée si vraie; "On peut ne plus connaître un seul théorème de la géométrie, pas même le plus élémentaire; on peut avoir perdu le souvenir de toutes les formules de l'algèbre, et l'on peut cependant avoir tiré de grands profits de la formation scientifique si l'on a appris à raisonner juste."

Plus que toute autre chose cette formation a donné sans doute à Mgr Rhéaume sa clarté, sa netteté d'esprit, qui lui fait savoir ce qu'il veut. Évêque, il veut être le vrai chef de son peuple et voyez comme il le dit :

“Il Nous est confié par le vicaire de Jésus-Christ et par Dieu, qui sont tout un dans la transmission des pouvoirs hiérarchiques de la sainte Église, un vaste territoire embrassant trois régions quelque peu dissemblables d'aspect et de ressources, et où des fidèles parlant des langues différentes vivent sous la houlette de pasteurs venus des diocèses nombreux de la province de Québec, de l'Ontario, et de la vieille France. Dans cette partie du pays, plus étendue que certains royaumes européens, avec des éléments si complexes, il Nous faut, Nous appuyant sur les bases solidement posées par Notre prédécesseur, il Nous faut continuer l'édification du diocèse d'Haileybury.”

“Aussi, Nos très chers frères, est-ce Notre ferme détermination de veiller avec soin et constance sur vos œuvres paroissiales, sur la pureté de vos croyances, sur l'instruction religieuse et profane de vos enfants, sur votre avancement en toutes sortes de vertus et de grâces. Est-ce Notre désir et Notre vœu également sincère de contribuer au développement des richesses presque infinies de votre pays, de son sol arable, de ses pouvoirs hydrauliques, de ses terrains miniers, de ses forêts, moyennant, au besoin, l'amélioration de ses voies de communication.”

Mgr Rhéaume est aussi une volonté qui veut avec ténacité, qui, une fois le but connu, y tend sans éclat, sans bruit, mais courageusement, quels que soient les obstacles. Il l'a bien fait voir pendant les six ans d'un rectorat traversé d'agitations nationales pénibles et douloureuses. En lui imposant cette charge ses supérieurs lui ont-ils expressément recommandé, comme autrefois saint Jean à l'évêque de Philadelphie,

“de bien garder ce qu'on lui confiait”? *Il se peut. En tout cas, lorsqu'il remit le sceptre du commandement, il put dire en toute vérité; “J'ai gardé le dépôt.”*

Le départ de Mgr Rhéaume laisse un vide immense à l'Université d'Ottawa. Depuis 18 ans, il s'identifiait avec elle. A peine s'en éloignait-il quelque quatre ou cinq jours aux vacances d'été. Ses collègues se consolent d'une telle perte à la pensée que le nouveau suffragant d'Ottawa couvrira de la grande puissance dont il est investi, le faisceau des œuvres qu'il a honorées pendant trente ans et qu'il aime de toute son âme d'éducateur, de prêtre et d'oblat.

Dans le nord où séjournera dorénavant Mgr Rhéaume, loin des œuvres qui lui furent chères, il trouvera de quoi soutenir son esprit de sacrifice dans les exemples de ses illustres prédécesseurs: Mgr Guigues, un Oblat comme lui, le premier évêque à fouler le territoire du Témiscamingue; Mgr Duhamel, le premier archevêque sorti de l'Université d'Ottawa; Mgr Latulipe “au règne duquel il n'a pas même manqué cette grandeur tragique que la Croix projette sur tout ce qu'elle approche de près.”

Souhaitons à l'évêque d'Haileybury des jours nombreux, remplis d'œuvres et de mérites, de consolations et de bonheur. Si la croix qu'il porte maintenant en pleine poitrine, solidement suspendue au cou par une chaîne d'or, symbolise ce que saint Augustin appelait tristement le “fardeau épiscopal”, elle signifie aussi et non moins éloquemment la joie de procurer au Christ, par les sacrifices qu'elle impose, l'achèvement de son corps mystique.

Ad multos et faustissimos annos.

* * *

LE QUÉBEC ET LE VATICAN

M. Alexandre Taschereau, président du Conseil des Ministres québécois, a prononcé, à l'une des séances du congrès eucharistique de Québec, un discours dont il faut le féliciter. Ce discours fait honneur, à notre avis, non seulement à la personne de l'orateur qui l'a prononcé mais aussi à l'homme d'État, en sa qualité officielle, car il contribue à mettre dans la tradition des chefs politiques du Québec des idées fortes, justes et bien propres au peuple catholique et français d'Amérique que nous sommes.

Mais il y a plus, le gouvernement a envoyé à Sa Sainteté Pie XI une expression directe de respect et d'hommage, dont tous les catholiques et tous les Canadiens français doivent être fort satisfaits. Voici le texte du câblogramme: "Gouvernement de Québec heureux de s'associer et de prendre part au congrès eucharistique. Envoie hommage et respect au Saint-Père." A quoi le Vatican a répondu: "Saint-Père heureux apprendre gouvernement Québec s'associe et prend part au congrès eucharistique. Exprime son auguste satisfaction. Remercie hommage et respect. Vœux de succès."

Nous avons le devoir de remercier notre gouvernement de ce geste, simple en soi, mais ayant une double portée très importante. A l'intérieur du Québec il proclame implicitement une vérité, évidente si l'on veut, mais que nos gouvernants ont trop longtemps hésité à reconnaître résolument: à savoir que nous sommes ici chez nous et que nous pouvons prendre la liberté de dire ce qui nous

plaît, du point de vue catholique¹ autant que du point de vue français.²

Dans le monde international le message de notre gouvernement au Pape est un bon exemple, sans compter qu'il est de nature à grandir le prestige de notre petit peuple devant les nations souveraines. Et, ce doit être pour nous un nouveau sujet de satisfaction. Puisque les fils l'Angleterre, de l'Espagne et du Portugal se sont tous organisés politiquement en nations majeures sur le nouveau continent, n'est-il pas naturel que les fils de la France soient sensibles au développement du prestige de leur groupe ethnique, comme à celui de leur autonomie législative ou de leur indépendance économique ?

Afin d'éviter les malentendus, qu'il me soit permis d'ajouter que l'intérêt français d'Amérique que nous désirons est celui de notre famille française tout entière, en commençant par nous-mêmes, puis en passant par nos frères de la confédération canadienne fixés en dehors du Québec, et en allant ensuite aux groupes de moins en moins liés à notre sort. Des Allemands énonçaient à un congrès tenu l'an dernier à Heidelberg, qu'"il y a une civilisation allemande et qu'il y a un État allemand, dont les limites ne coïncident pas et n'ont jamais été plus distantes qu'à l'heure actuelle", et ils proclamaient la nécessité de la solidarité de l'État allemand avec le Tyrol méridional, le Burgenland, la Carinthie, la Sturie, les Allemands des États-Unis, comme avec l'Alsace-Lorraine. Nous ne

¹ J'ai trop librement exprimé ma critique, en février dernier, pour ne pas dire aujourd'hui ma satisfaction.

² Le point de vue français comprend, dans ma pensée, nos intérêts ethniques et ceux que commande notre situation géographique. Sur ces deux sujets M. Taschereau a également pris des attitudes fermes et patriotiques, en défendant l'intégrité de notre droit civil français et en se prononçant contre le creusage du Saint-Laurent au bénéfice des Yankees.

sommes assurément pas plus indifférents à la solidarité française en Amérique que ne le sont les Allemands à la solidarité germanique dans le monde.

Pour terminer par la pensée qui inspira ces commentaires, disons que les gouvernements doivent aller au Pape sans préoccupations d'ordre temporel, parce qu'il est le Pape, tout simplement. Mais ils peuvent avoir en retour l'assurance qu'ils trouveront, avec les lumières spirituelles de l'Église, les avantages politiques qui découlent nécessairement des relations diplomatiques avec l'unique institution dont la stabilité et la vérité doctrinale jouissent de garanties divines.

Anatole Vanier.

LE DRAPEAU

Nous lisons dans l'*Enseignement Primaire* (septembre 1923), que le 17 juin dernier, lors du dévoilement du monument Taschereau à Québec, le premier drapeau déployé dans l'azur, à six heures du soir, au moyen de pièces pyrotechniques, fut le Carillon Sacré-Cœur. Le fait est à signaler parce qu'il indique un pas dans la bonne voie. Il est vrai qu'après le drapeau national ont suivi le tricolore et l'union jack. Mais c'est la première fois, croyons-nous, que, dans une fête officielle, nos couleurs reçoivent la préséance. Tant mieux. Vienne au plus tôt le jour béni où nous n'aurons plus qu'un drapeau parce que nous n'aurons plus qu'une patrie.

LA FARCE (ou L'INSULTE) CONTINUE

Il y a un mois et plus que les protestations s'élèvent de toutes parts dans notre province contre cette version française du *Bulletin de Renseignements commerciaux* qui paraît 40 jours en retard sur la version anglaise. Cette version française devient ainsi parfaitement inutile, un pur gaspillage des fonds publics et une insulte à la population française à qui l'on se permet d'offrir une publication aussi risible. Cependant quelques bons fonctionnaires unilingues de la race supérieure continuent là-bas cette comédie insultante, avec un flegme qui n'a d'égal que notre inconcevable patience. Après les révélations de M. Léo-Paul Desrosiers sur notre éviction du fonctionnarisme fédéral, c'est à nous demander une fois de plus si les Canadiens français ont bien quelques ministres à Ottawa et voire jusqu'à une soixantaine de députés.

MONSEIGNEUR TACHÉ

Au Manitoba français et catholique l'on fête en ce moment le centenaire de sa naissance. La fête eût dû émouvoir tout le Canada français. Mgr Taché fut, pendant sa vie, le plus grand homme de l'Ouest; il restera l'un des plus glorieux fils de la patrie canadienne-française.

* * *

L'homme avait de la race. Par son père il remontait jusqu'à Louis Jolliet, le découvreur du Mississipi, et, plus haut encore, jusqu'à Louis Hébert, le premier laboureur de la Nouvelle-France. Par sa mère, Louise-Henriette de la Broquerie, il tenait le sang des Boucher de Boucherville; et, dans les lignes collatérales de sa famille, je compte la vénérable Madame d'Youville et l'explorateur du Nord-Ouest, Varennes de la Vérendrye. Dès l'âge de neuf ans, l'enfant venait habiter avec son oncle et sa mère devenue veuve, le manoir Sabrevois. Souvent, au bord du fleuve, la pensée de l'adolescent erra le long de cette grande route qui avait emporté vers les pays épiques, tant de ses illustres ancêtres. Au manoir où l'enveloppa l'affection de sa mère, femme d'un haut esprit et d'une foi plus haute encore, il retrouva, avec le souvenir de son noble aïeul, le fondateur de Boucherville, celui du Père Marquette, jadis l'un des hôtes de la maison. Ce dernier, plus que les autres peut-être, mais avec tous les souvenirs du manoir, agit fortement sur l'esprit du jeune homme. Il écrira lui-même plus tard : "Qui sait si la prière de Marquette n'a pas été pour quelque chose dans l'appel qui m'a invité à marcher sur ses traces en allant évangéliser les sauvages de l'Extrême Ouest?...
Enfant, je me suis amusé en ce lieu tout embaumé des suaves

odeurs du dévouement et de l'héroïsme, et, au milieu de ces jeux, de ces amusements, une pensée grave m'a attiré, une voix éloquente, comme celle d'un monument, m'a indiqué la route à suivre et je suis parti".

Des influences de la race et de l'histoire que développèrent tout d'abord une éducation toute maternelle, puis celle de vrais maîtres au séminaire de Saint-Hyacinthe, sortit à vingt ans un jeune homme d'une rare complexion spirituelle. Nature fine, élégante, il tient de sa belle lignée française, un esprit d'une distinction charmante qui brille d'abord par la grâce plus que par la force. Sa conversation, le style de ses lettres ont le trait, l'enjouement perpétuel. Et pourtant cette élégance naturelle n'empêche pas chez lui la vigueur. Quand le désert de l'Ouest, avec sa solitude et ses vastes horizons, auront fini de le former, il fera voir une noble intelligence, capable de tous les aperçus, habituée aux plus hauts vols. Aucun problème religieux ou politique de l'époque n'a laissé inactif l'esprit de cet homme qui passa les meilleures années de sa vie à courir les prairies et les fleuves de glace, dans la compagnie des Indiens. Son œuvre de publiciste ne formerait pas moins de dix volumes; entre deux courses il écrit une dissertation sur les méridiennes; et son *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique* restera, au jugement d'un critique, "le recueil le plus complet et le plus exact de renseignements hydrographiques, ethnologiques, botaniques, zoologiques sur cette vaste région, qui ait jamais été publié dans notre langue."¹

Le même contraste, le même équilibre inattendu apparaîtra dans les qualités morales de l'homme. Ce que l'on aperçoit d'abord en lui, c'est une sensibilité facile à l'émotion, prompte aux larmes. Des larmes, il en verse sur chaque

¹ H. de Lamothe, *Cinq mois chez les Français d'Amérique*.

lettre de sa mère, au simple souvenir du vieux manoir, à la vue des clochers de sa ville qu'il retrouve après une absence. Il faut lire, dans *Vingt années de missions*, cette page où le jeune missionnaire, sur le point de quitter pour la première fois les eaux qui se déversent dans le Saint-Laurent, raconte l'émotion qui le saisit : "Nous arrivions à l'une des sources du Saint-Laurent; nous allions laisser le grand fleuve sur les bords duquel la Providence a placé mon berceau, sur les eaux duquel j'eus la première pensée de me faire missionnaire de la Rivière-Rouge. Je bus de cette eau pour la dernière fois, j'y mêlai quelques larmes et lui confiai quelques-unes de mes pensées les plus intimes. Il me semblait que quelques gouttes de cette onde limpide, après avoir traversé la chaîne de nos grands lacs, irait battre la plage près de laquelle une mère bien-aimée priait pour son fils, pour qu'il fût un bon Oblat, un saint missionnaire".

Mais voici que ce tendre sera en même temps le rude apôtre des régions glacées, le héros à la volonté de fer qu'un entêtement sublime fera courir vingt fois au devant de la mort. Pendant vingt-cinq ans, dans la mêlée des hommes, il sera le lutteur de la justice, l'athlète indomptable; et de plein pied, par le relief de son caractère, il prend place parmi les plus fiers évêques de la tradition chrétienne.

* * *

Tel était bien, dans la vérité de son âme, le jeune séminariste qui, en l'année 1844, entrait, l'un des premiers de son pays, dans la congrégation des Oblats, et presque aussitôt, s'offrait généreusement pour les missions du Nord-Ouest.

C'était le moment où, à l'appel de Mgr Provencher, la Compagnie des Oblats, arrivée d'hier dans notre pays, s'en allait déployer, dans l'immense nord, la vigueur de

son jeune héroïsme. Les nouveaux missionnaires vont reprendre, au delà du lac Supérieur, les routes apostoliques abandonnées depuis cent ans; à travers ces prairies à peine entrevues par leurs précurseurs de la Nouvelle-France, ils se jettent de l'avant, aussi intrépides que les coureurs de fleuves de jadis. Partout où ils apprennent qu'une tribu d'Indiens a planté ses tentes ou vient errer près d'un poste de traite, ils y volent. Et voici que, dans l'immense steppe américaine, sillonnée jusqu'alors par les seules caravanes de la compagnie de la Baie d'Hudson, l'on vit cheminer ce nouveau traiteur qui ne cherchait que des âmes à baptiser et, pour les joindre, s'enfonçait plus loin que tous les blancs, sous les latitudes polaires. Spectacle plein de majesté qui nous reporte à nos temps héroïques. Une seule œuvre, dans notre histoire, est comparable peut-être à celle des Oblats dans le Nord-Ouest: celle des Jésuites dans l'ancienne Nouvelle-France. Et s'il fallait entre les deux œuvres, marquer une préférence, nous ne savons vraiment si la première n'emporterait pas les plus hauts suffrages. Dans l'une et l'autre de ces entreprises apostoliques, le champ à parcourir est aussi vaste. Mais combien les privations des missionnaires de la région boréale nous semblent plus rudes. Les Oblats n'auront pas, comme les Jésuites, une phalange d'aussi grands martyrs. Mais ces hommes qui, pour rejoindre une petite tribu, s'en vont en plein hiver, les raquettes aux pieds, à travers la vaste solitude, dorment sous la voûte du ciel, ensevelis dans la neige par des froids de 40° ou de 50° audessous de zéro, et vont ainsi, pendant plus de deux mois, faisant des courses de 200 et de 300 milles, ces hommes ne seront-ils pas appelés justement par Pie IX, "les martyrs du froid"? Puis, les races qu'ils évangélisent, ce ne sont plus, comme autrefois, des races fières et nombreuses,

d'une vigueur intacte, et qui laissent entrevoir l'avenir d'une chrétienté. Pauvres débris de races moribondes, il n'y a d'espérance en elles que celle d'une brève et dernière moisson d'âmes. A vrai dire les funérailles des vieux peuples aborigènes allaient commencer; elles allaient se faire au milieu de l'indifférence générale. Seule l'Église voulut être là pour tempérer cette mélancolie tragique. Et ce sera l'honneur des Oblats de Marie d'avoir été choisis par Dieu pour illuminer d'espoir l'agonie des races indiennes et planter une croix sur cette grande tombe.

Alexandre-Antonin Taché avait tout juste vingt-et-un ans, n'était que novice et sous-diacre lorsqu'il fut adjoint au Père Aubert qui montait le premier à Saint-Boniface. A peine arrivé dans l'Ouest et fait prêtre, le jeune missionnaire inaugurerait lui-même l'œuvre de sa communauté. Dès 1847, nous le trouvons à l'Ile-à-la-Crosse, à plus de 300 lieues de Saint-Boniface, d'où il rayonne presque au lac Caribou qui est à 100 lieues de l'Ile-à-la-Crosse, et jusqu'au lac Athabaska qui est à 130 lieues. Devenu évêque quatre ans plus tard, il reprendra les mêmes courses et les poussera plus loin, n'ayant reçu plus de dignité que pour donner plus de dévouement. Plusieurs fois, dans la solitude implacable, il vient près de mourir de fatigues ou de faim. N'importe, pendant vingt ans, jusqu'au jour où Rome lui accordera un coadjuteur, il restera "cet étrange voyageur couvert de poil de frimas qui, tout à l'heure, fera sa maigre soupe d'herbe et de neige fondue, qui le soir dormira à la belle étoile", sans perdre jamais, au milieu de ces incroyables misères, son courage et son enjouement. Il écrit à sa mère: "Une couverture, une hache, une chaudière, une paire de raquettes et quelques livres de viande sèche ou de pémi-kan, voilà tout l'attirail de nos voyageurs... Avec cela on parcourt le monde septentrional, souvent un peu fati-

gué, quelquefois glacé, mais toujours de bonne humeur.”

Tant d'héroïsme devait produire des fruits. Et c'est bien les plus grandes floraisons de l'Église, que rappelle cette poussée soudaine de croix et de clochers qui surgissent à vue d'œil sur tous les points de la plaine occidentale, dans le bassin du Mackenzie et jusqu'aux approches du pôle. Là, dans ces régions où n'erraient l'hiver que les clartés des aurores boréales, une brillante lumière, celle des symboles de la Rédemption, éclairait enfin la grande nuit. Chaque croix est un jalon qui signale l'avance des conquérants et marque le suprême effort où s'est tendue leur volonté. Sous l'impulsion vigoureuse du chef tout s'organise et tout progresse. Sur les pas des premiers missionnaires, d'autres sont venus; ils sont maintenant une légion qui vont par toutes les routes. L'Église procède là comme partout ailleurs: auprès des clochers s'élèvent des écoles, des hospices; dès les premières heures, de petites religieuses assez intrépides se sont trouvées pour suivre les hommes de Dieu. Avec l'année 1871 Saint-Boniface va devenir le siège d'une province ecclésiastique; un évêché suffragant est établi à Saint-Albert, un vicariat apostolique dans la Colombie britannique et un autre dans l'Athabaska-Mackenzie. Ainsi se dessine, en ses lignes fortes et amples, le cadre vaste où demain n'aura plus qu'à se déployer l'Église de l'Ouest. Et comment ne pas songer, avec une fierté légitime, que l'activité d'un homme a suffi à cette tâche et que cet homme fut l'un des nôtres?

* * *

Les missions, les fondations d'églises furent l'œuvre principale de Mgr Taché; elles n'ont pourtant pas absorbé son activité. Entré dans la carrière épiscopale à vingt-huit ans, les plus grands événements de la Rivière-Rouge ont

traversé sa vie. Et comme à tous les évêques qui régissent vraiment leur peuple, le rôle de chef lui échut naturellement.

Mgr Taché ne vit pas venir, sans émoi, l'entrée de la Rivière-Rouge et des territoires dans la Confédération canadienne. Si les perspectives de l'annexion s'illuminaient de grands espoirs, l'union fédérative avec l'est c'était aussi le déversement des immigrants dans la prairie; c'était la fin du désert occidental et de son bienfaisant isolement. Mais surtout que vaudraient les nouvelles institutions politiques? Les droits de la race française, ceux de l'Église seraient-ils suffisamment sauvegardés?

Sur ce point les motifs d'inquiétude ne manquaient pas à l'évêque de Saint-Boniface. Dix ans avant le fait accompli, des folliculaires ontariens, obéissant en apparence à un mot d'ordre, s'employaient déjà à dénigrer les Métis français et les institutions scolaires de la Rivière-Rouge. Ces campagnes de presse déguisaient mal les convoitises de spoliateurs qui flairaient de beaux domaines à prendre, à la seule condition d'en bousculer les propriétaires. L'évêque de Saint-Boniface vit très nettement, dès le début, qu'on en voulait à l'existence même d'un peuple, à la survivance d'une race catholique. A peine arpenteurs et ingénieurs canadiens ont-ils mis le pied dans l'Ouest, suivis de quelques immigrants d'Ontario, qu'ils s'y comportent comme en pays conquis. On parle ouvertement d'expulser les Métis de leurs anciennes possessions, témoigne Mgr Taché, ou de les retenir tout au plus pour conduire les charrettes qui vont amener les nouveaux colons.¹

Mgr Taché ne croyait point que sa qualité d'évêque lui interdît le patriotisme ni que la charité envers les autres races le dispensât de défendre le droit, parce que ce droit

¹ Dom Benoit, *Vie de Mgr Taché*, t. II, p. 13.

était celui de ses frères. Avec une insistance émouvante, il avertit aussitôt les autorités canadiennes des malheurs qui se préparent; les ministres canadiens-français sont suppliés de ne pas laisser périr dans l'Ouest, l'œuvre des pionniers de leur race. Peine perdue. Les ministres ne veulent rien entendre; l'un d'eux, Georges-Étienne Cartier répond à l'évêque avec une suffisance qui ne se défend pas de l'impolitesse. On sait le reste et l'enchaînement dramatique des événements: l'arrivée provocatrice de McDougall à la Rivière-Rouge, la prise d'armes des Métis, la proclamation du gouvernement provisoire, les premiers chocs des deux groupes, le rappel à l'ordre des autorités canadiennes par le gouvernement impérial, l'évêque de Saint-Boniface rappelé du Concile du Vatican par les ministres d'Ottawa.

Mgr Taché, accouru en toute hâte, accepta le rôle de conciliateur que lui confiait un gouvernement aux abois. Il accepta à une condition expresse et qui s'imposait d'elle-même: celle d'une amnistie complète pour toutes les personnes impliquées dans les troubles. Que la prudence du conciliateur ne fût-elle égale à son désintéressement! "J'avouerai ingénûment, écrira-t-il plus tard, que j'étais trop peu homme d'état pour croire que la parole des hommes d'état ne signifie rien quand elle n'est pas sur le papier." La promesse faite à Mgr Taché fut réitérée solennellement aux délégués officiels du gouvernement provisoire. Au reste, l'amnistie n'était plus seulement une mesure de justice; quand Riel, à l'appel de ses plus fanatiques ennemis, eut repris le commandement des Métis et sauvé l'Ouest du coup de main des Fénéiens, l'amnistie devint une question de gratitude et de simple dignité. Mais il y a évidemment une humanité qui est au-dessous de ces sentiments. Le péril aussitôt passé, les clameurs ontariennes s'élevèrent

plus violentes que jamais contre "les chefs du troupeau de buffles". A la vérité on ne sait plus que penser d'un acharnement aussi effroyable contre une poignée d'hommes devenus inoffensifs. Le fanatisme devenait du sadisme. Les jeunes officiers de l'armée impériale, a écrit Mgr Taché,³ ne se consolaient point d'avoir perdu, par la faute de l'évêque, "l'occasion de tremper la pointe de leur épée dans du sang métis et d'orner leur boutonnière d'un ruban aux couleurs du Nord-Ouest."

Devant cette levée de haines, les politiques fédéraux prirent peur. Selon l'habitude prise par eux depuis 1867, la peur fut décorée du nom de prudence et l'amnistie fut ajournée. L'évêque de Saint-Boniface ressentit vivement ce coup droit porté à son honneur de gentilhomme. Il ne crut point que pour tirer quelques politiciens d'embaras, il dût porter devant le public le soupçon d'avoir trompé son peuple. Il se défendit. Ce fut une belle lutte mais bien inégale entre l'évêque de noble race que le sentiment de l'honneur et que la passion du droit élevaient au-dessus de lui-même et les petits politiques d'Ottawa habitués à ne rien faire que les yeux sur Toronto et redoutant moins de se déshonorer que d'oser jusqu'au courage. Pressés dans leurs derniers retranchements, ces politiques iront jusqu'à à nier les promesses solennelles faites au négociateur de la paix ainsi qu'aux délégués de la Rivière-Rouge. Devant ce nouveau coup l'évêque ne fléchit pas. Entrevues, lettres, il publie tout et le public est constitué juge de sa loyauté. A certaines heures il ne se défend pas d'un accès de dégoût: "Quelle triste chose que d'avoir à traiter avec les politiciens," s'écriera-t-il. Mais son énergie se relève aussitôt. Voyages, écrits, discours, il n'épargne rien pour sauver la justice. Avec la haute supériorité

³ Dom Benoit, *Vie de Mgr Taché*, t. II, p. 266.

que lui donne la conscience de son droit, il tance sans ménagements les ministres apeurés: "Vous êtes Canadien français", écrit-il à l'honorable Fournier, "il me semble que nous ne devons pas avoir cessé d'être quelque chose dans notre pays. De grâce, prouvez-nous le donc."

Hélas! on le sait: la peur l'emporta. L'amnistie ne fut accordée que tardivement avec des restrictions qui abandonnaient au fanatisme les principales victimes. Le Québec avait trop attendu pour faire tête aux clameurs de l'Ontario; les ministres canadiens-français avaient trop appris à ne pas craindre leurs compatriotes pour choisir de rester dignes.

* * *

Par malheur, et comme il arrive toujours, le pays allait solder la façon de ces faiblesses. Il n'est pas arbitraire de penser que la révolte des Métis de 1885, que l'odieuse loi des écoles de 1890 et l'agitation qui suivit, eurent leur cause lointaine dans l'injuste refus de l'amnistie. Le fanatisme savait désormais combien il était facile de faire trembler le pouvoir fédéral et ce que valait la puissance de ce dernier pour la protection des minorités. Dans un dernier effort il résolut de mener à bout la besogne qu'il avait dû laisser inachevée en 1870. En ce temps-là, il avait voulu, en propres termes, éliminer de l'Ouest l'élément français et catholique. Vingt ans plus tard il prétendit consommer son œuvre par la suppression des écoles catholiques et l'abolition de l'usage officiel de la langue française.

Ces lois de 1890 sont le suprême coup de force dans l'histoire canadienne depuis la Confédération. La mise en pièces d'une loi fédérale et impériale qui datait à peine de vingt ans; la répudiation d'un traité conclu dans des

circonstances qui paraissaient le rendre inviolable et dont plusieurs signataires vivaient encore, tout cela signifiait un mépris effroyable du droit. Puis, quelle amère et concluante épreuve contre la fragile unité d'un pays où ne se trouvait point assez d'esprit public pour empêcher ce coup de force ou le réparer!

Selon les prévisions humaines, ce pouvait être pour Mgr Taché la ruine totale de l'œuvre de sa vie. Ses travaux et ses sacrifices, ceux de ses frères, les missionnaires, les ouvriers de chemins dans la sauvagerie, rien de tout cela, devant les nouveaux venus, ne donnait à sa race le droit de vivre. Dans l'œuvre des écoles catholiques, il avait placé ses plus fermes espérances d'évêque pour le maintien de la foi. "Pourquoi ne le dirais-je pas"? écrivait-il alors. "La cause de l'enseignement chrétien, dans le Manitoba et le Nord-Ouest, était l'objet de mes aspirations et de ma vie depuis 45 ans. C'est à cette cause sacrée que j'avais voué toutes les énergies et les ressources dont je pouvais disposer". Et voilà qu'un simple décret ruinait sans façon ce travail d'un demi-siècle.

Le vicillard de Saint-Boniface dut boire, avant de mourir, cette suprême amertume. Fatigué, malade, il fait voir néanmoins que son grand âge n'a pas abattu sa mâle énergie. Il est là pour diriger les premières batailles, pour soutenir les quatre premières années de la lutte. Il assiste aux rares victoires et aux nombreuses défaites. Miné par le chagrin, il reste pourtant sur la brèche. Sans doute, il relit parfois, pour garder tout son courage, l'exhortation pathétique que lui adresse, des Trois-Rivières, son ancien compagnon de l'Île-à-la-Crosse, le vénérable Mgr Laflèche: "Courage, cher Seigneur, travaillons à couronner nos cheveux blancs par une lutte qui soit un encouragement à ceux qui viendront après nous."

Jusqu'à la fin le grand et le premier "blessé de l'Ouest" reste le champion de l'intègre justice. Pour lui "une question n'est réglée que si elle est réglée selon le droit et l'équité." Le simple soupçon d'avoir sacrifié quelques parcelles de son dépôt arrache au vieux lutteur des cris de lion blessé: "Ma conscience — et ce tribunal est pour moi de haute instance," dira-t-il fièrement — "ne me reproche pas ce dont vous n'accusez... Un demi-siècle de vie de missionnaire a sans doute amoindri mes facultés sans pourtant les éteindre; refroidi mon cœur sans le glacer; mais il laisse à ma volonté assez d'énergie pour proclamer hautement que je n'ai jamais consenti et ne consentirai jamais à un compromis qui serait une bassesse, à des concessions qui seraient des faiblesses."⁴

Il mourut à la peine le 22 juin 1894. Dieu lui épargna les dernières épreuves, les dernières trahisons des politiques où allaient figurer de nouveau, ceux-mêmes de sa race et de sa foi.

* * *

Il mourait vaincu, mais grand. Défenseur d'une race, défenseur de l'avenir religieux d'immenses provinces, il fut l'homme qui livra les plus beaux combats de son temps.

Il a fait le Manitoba français; il l'a fait en le sauvant de la guerre civile et peut-être de l'anéantissement en 1870; il l'a fait en y appelant des colons canadiens-français et une élite de jeunes chefs; il l'a fait en sauvant tout l'Ouest d'une conquête américaine.⁵ Dans la cathédrale de Saint-

⁴ Dom Benoît, *Vie de Mgr Taché*, t. II, p. 794.

⁵ Une tradition plus ou moins accréditée voudrait, qu'en créant le Manitoba, Sir Georges-Étienne Cartier eût nourri cette grande pensée politique de fonder là-bas une nouvelle province de Québec. Est-ce de l'histoire ou de la pure légende? Ceux qui auront lu la *Vie de Mgr Taché* par Dom Benoît, opteront sûrement pour la légende. Ni avant,

Boniface, Mgr Ireland lui rendra plus tard cet hommage mérité: "Si aujourd'hui le drapeau du Canada et de l'Angleterre flotte sur le Nord-Ouest, Alexandre Taché est le seul homme à qui en revient l'honneur." Par lui encore notre race s'est établie solidement sur quelques points des territoires qu'elle garde comme des foyers impérissables d'expansion catholique et française. Et qui pourra dire jusqu'à quel point, ses protestations véhémentes en faveur du droit, les appels de ce vieillard blanchi dans les travaux des missions, sa fierté d'évêque et de Français, ont préparé, au milieu de nous, le réveil de 1900?

Pour la gloire apostolique de notre jeune peuple, il fut, au témoignage de son biographe, "l'un des plus grands fondateurs d'églises au dix-neuvième siècle." Il a fondé comme fondaient jadis les grands Français qui taillaient leurs œuvres à la mesure du continent. Dans un pays où les politiques verraient clair, l'on aurait compris depuis longtemps que la plus grande œuvre accomplie dans l'Ouest fut la prise de possession du pays par cet homme d'Église qui, avant l'invasion des immigrants, avait allumé partout les flambeaux de la plus haute civilisation.

Lionel GROULX, ptre.

ni pendant, ni après l'entrée du Manitoba dans la Confédération, l'homme d'État canadien français ne paraît s'être le moins soucieux de l'avenir de sa race dans les nouveaux territoires. Son rôle fut d'accueillir avec sa suffisance dédaigneuse les graves avertissements de Mgr Taché et d'être faible avec tout le monde dans l'affaire de l'amnistie. Si le rôle de sir Georges fut autre, nous ne demandons pas mieux que de lui rendre justice. Mais il faudra démontrer que ce rôle fut autre.

"QUI VIT TOUJOURS AU MÊME LIEU.."

Barcelone, première étape d'un séjour en Espagne qui devait être, malheureusement, trop bref.

Nous allions chez un peuple que l'on dit arriéré et qui l'est peut-être, mais nous savions aussi que la nation qui vit sur le territoire que nous devions parcourir à la hâte, s'était en un jour d'expansion terrible asservi l'Océan et l'Amérique, et avait illuminé le ciel à la flamme brûlante de son génie.

Nous savions encore que ce peuple replié sur lui-même dans la nostalgie de sa grandeur passée, souffre d'un isolement rigide qui le tient en quelque sorte en dehors de la vie continentale.

Nous savions que les meilleurs de ses fils s'emploient, dans l'ordre de la pensée, avec autant de talent que de conviction, à libérer l'âme nationale étouffée sous un formalisme outrancier, lequel ferme les frontières à tout ce qui n'est pas strictement espagnol et veut retarder, sinon éviter, que l'esprit européen passe jamais les Pyrénées.

Nous savions qu'il se poursuit là-bas un travail considérable d'unification nationale, où l'esprit purement castillan se laisserait absorber dans un plus large esprit espagnol, qui absorberait aussi les divers particularismes du royaume; mais nous ne savions pas, ou si peu, que notre première halte en ce pays nous mettrait en face du problème le plus angoissant qu'ait encore soulevé dans la péninsule ibérique, l'espagnolisation de régionalismes variés et fortement accusés.

Nous ne savions pas non plus que nous trouverions là, une fois de plus, la preuve, intéressante pour nous à plus d'un titre, qu'un groupe ethnique différent de ceux qui

l'entourent, qui veut vivre et grandir, mais dans la soumission à ses origines, doit chercher des appuis au dehors, en même temps qu'il fortifie ceux qui constituent sa personnalité propre.

* * *

Barcelone, capitale de la province de Catalogne, est à quatre heures de chemin de fer de Port-Bou, gare-frontière entre la France et l'Espagne. Pendant qu'autour de Madrid le paysage est affreusement dénudé, pelé, torturé et d'une morne désolation, qui n'est pas sans une tragique grandeur, toute cette partie de la Catalogne qui conduit à Barcelone par Port-Bou est riche et grasse, souriante et accueillante dans ses ondulations légères, aux cultures variées et nuancées.

Barcelone est une très grande ville, belle, riche, laborieuse, complexe d'aspects, qui tient absolument à se donner des allures de capitale moderne, bruyante et affairée. Ce n'est pas toutefois l'impression qu'elle produit au voyageur qui y arrive à la tombée du jour, quand la masse de la population est à son repas du soir, et qui traverse quelques-unes de ses grandes rues neuves, très larges, désertes et trouées d'immenses terrains vagues où les architectes élèveront demain quelques-uns de ces bâtiments qui crient la richesse plus souvent que le bon goût. Ces murs éventrés, ces moellons déchiquetés, ils formaient l'armature des vieux quartiers, dont l'aspect est si séduisant pour l'étranger encore bien heureux d'en retrouver ce qui reste, blottis autour de la cathédrale, dans un enchevêtrement admirable de coins d'ombre fraîche, de patios tièdes et lumineux, de rues étroites et tortueuses, enluminées de linge aux couleurs éclatantes où domine le jaune et le rouge et où circule et s'agite une population alerte et silencieuse.

Cette impression première disparaît le lendemain

quand, sous la lumière éclatante du plein jour, l'on examine plus en détail la vraie physionomie de la ville, mélange d'archaïque et de moderne, où l'on voit, par exemple, au beau milieu d'une avenue de grande allure sillonnée par des automobiles du plus récent modèle, des gardes municipaux ou des soldats revêtus d'uniformes tels qu'on n'en devrait plus trouver que dans les albums du costume à l'usage des peintres ou des dessinateurs: tuniques bleues-gris ou tuniques écarlates comme en portaient nos soldats lors de la guerre d'Afrique, surmontées de petits chapeaux plats de toile cirée noire où se mire le soleil et qui feraient le succès de nos théâtres d'amateurs; ou, plus poétiquement, bleues-pâles avec liseré jaune clair.

Mais ce qui ne laisse pas de surprendre plus que ce costume d'opérette, c'est de trouver partout ces soldats ou ces agents, deux par deux, fusil au bras. Sans doute il y a grève de transports; mais il ne semble pas, à voir l'aspect paisible de la ville où chacun vaque à ses affaires comme si rien n'était, qu'un simple différend entre patrons et ouvriers puisse justifier pareil déploiement de précautions militaires.

C'est que, dans cette ville maritime, virtuellement ouverte à tous les propagandistes de l'action directe qui y abordent de toutes les sentines révolutionnaires, le moindre malaise social prend tout de suite des allures terroristes qui obligent les autorités aux précautions les plus radicales. S'il faut en croire les dépêches qui nous arrivent actuellement d'Espagne, il semblerait que le dictateur Rivera ait décidé de substituer à l'ancienne politique du laisser-faire qui gangrenait de bolchévisme un prolétariat au sang vif et chaud, une rude politique d'assainissement qui, par expulsion brutale et sans phrase, purgera Barcelone des perturbateurs trop enclins à régler la question sociale par le pistolet, la terreur et le chantage.

* * *

Mais le gros problème, celui qui affecte non pas seulement la capitale, mais aussi toute la Catalogne, qui intéresse non pas une classe seule de la société catalane, dans ses rapports avec une autre classe, mais toute la race dans ses relations avec une autre race qu'elle prétend lui être étrangère, c'est celui de la séparation de Barcelone d'avec Madrid qui demain pourrait se consommer dans le sang.

Par suite d'un travail long et patient, les Catalans réussirent en 1913 à arracher au pouvoir central un décret royal constituant la "Mancomunitat de Catalunya". Ce décret qui modernisait quelques-unes des anciennes libertés de la Catalogne, lui restitua dans l'ordre économique une certaine autonomie. Les chefs Catalans, ravis de ce premier succès, mais sachant bien que les parchemins seuls ne suffisent pas à sauver une race, virent plus loin que le texte même du décret, et surent apprendre à leurs compatriotes que la Mancomunitat ne devait pas être à leurs yeux une simple institution administrative destinée à faciliter des rapports économiques, mais le symbole même de leur unité de race et le premier jalon posé sur la route de leur affranchissement.

C'est dans l'ancien palais de la Députation, la plus belle œuvre de l'architecture profane de Barcelone, où se réunissaient autrefois les Etats de la Catalogne autonome, que "se réunissent présentement le Conseil et l'Assemblée de la Mancomunitat qui relie dans une certaine mesure les souvenirs glorieux du passé avec les invincibles espoirs de l'avenir".

L'assemblée est composée de 96 députés des quatre provinces catalanes de Barcelone, Gerone, Lleyda et Tarragone. Le conseil, organe exécutif de l'assemblée, est com-

posé d'un Président et de huit Conseillers dont le mode d'élection assure toujours à la majorité cinq représentants, outre le Président, et trois à la minorité.

Assistés des techniciens d'un conseil de pédagogie, d'un comité sanitaire, d'un comité forestier, d'un comité d'assistance publique, d'un comité d'éducation générale, d'un comité pour les voies ferrées en projet et d'un comité d'études juridiques et économiques, les Conseillers se partagent, suivant leur spécialité, l'instruction publique, les ponts et chaussées, les œuvres hydrauliques, les chemins de fer et téléphones, l'agriculture et les services forestiers, l'assistance publique et la santé, la politique sociale, les finances. Le budget de cette année sera d'environ 33 millions de piécettes.

Il est impossible de donner ici une idée un peu complète des œuvres accomplies depuis 1914 par la Mancomunitat, malgré la multiplicité des formalités bureaucratiques de la législation espagnole qui invariablement, paraît-il, met trois bonnes années entre le moment où des plans de travaux publics sont dressés et celui du commencement des travaux.

Des milliers de kilomètres de routes ont été construits, des voies carrossables ont été ouvertes à des régions qui, délaissées jusqu'ici par l'Etat, n'avaient jamais connu que la locomotion à dos d'âne. Ces régions ont vu leur isolement prendre fin, grâce à un réseau téléphonique dont la construction, commencée en 1916, reliait à la fin de 1921, 370 villes ou villages, et qui rend à la Mancomunitat, toutes dépenses payées, le 6½ pour cent du capital employé.

Nous ne parlerons ici, ni des travaux d'hydraulique et d'assainissement, ni des œuvres d'assistance publique, ni des chemins de fer, ni des caisses de crédit communal. Cela nous entraînerait trop loin. Il est cependant difficile, même au cours d'une étude aussi brève, de passer sous silence l'im-

mense effort accompli par la Mancomunitat dans le domaine de l'enseignement.

Les Catalans sont très fiers de cet effort et celui qui a eu, comme nous, l'heureuse fortune de visiter les principales institutions d'enseignement de Barcelone, sous la conduite du plus charmant et du plus spirituel des guides, comprend la légitimité de cet orgueil, dans le même temps qu'il rend un profond hommage à la clairvoyance et à l'énergie des hommes d'Etat qui en si peu d'années ont su doter leur petite patrie d'instruments de culture aussi parfaits.

La fierté des Catalans ne va pas sans un peu de cruauté malicieuse, nous l'avons bien vu. L'Etat possède une université officielle à Barcelone. C'est là d'abord qu'on nous conduisit. Tout de suite nous avons senti qu'on tenait à nous fournir un élément de comparaison. Lorsqu'aussi bien, la visite terminée, nous sommes parvenus au seuil de l'Université de la Mancomunitat, les yeux railleurs de notre guide disaient toute la joie d'une minorité consciente d'avoir créé plus beau, plus moderne, mieux outillé, plus aéré, l'organe de son haut enseignement.

Nous montrant à l'intérieur un magnifique bronze symbolisant le Travail, don fait à la Mancomunitat par un groupe ami de France, notre hôte nous détailla une amusante histoire qui illustrerait bien le mauvais vouloir tâtillon de l'État à l'endroit des Catalans, qui n'ont pas de raisons spéciales d'être chéris à Madrid. L'administration des douanes souleva toutes sortes de difficultés avant de laisser entrer l'objet d'art. Il s'ensuivit une formidable correspondance, qui s'aggrava de droits de toutes sortes, de formalités de toute nature, de pénalités de tous ordres dont l'ensemble allait coûter à la Mancomunitat quelque chose comme 12,000 pesetas si elle voulait entrer en possession du cadeau qu'on lui avait fait.

Malin, le Catalan refusa tout net de payer droits et amendes, comme de prendre livraison du bronze, ce qui entraînait forcément la vente publique par l'Etat. La Mancomunitat se fit représenter aux enchères, se porta acquéreur de l'objet au prix de 300 pesetas, et aujourd'hui, à la valeur propre du geste ami qu'il rappelle, s'ajoute le souvenir d'un bon tour mais aussi d'une vexation inutile peu faite pour resserrer des liens devenus de plus en plus lâches.

Au point de vue purement matériel, l'organisation de leurs grandes écoles est merveilleuse. Beaucoup d'espace, de l'air, de la lumière, de la verdure, des fleurs, des piscines de natation, des douches, un outillage scolaire complet où les yeux et même la manipulation, comme les facultés de l'intelligence, peuvent participer à la formation de l'esprit.

La Mancomunitat a créé un Conseil de pédagogie qui a ouvert à Barcelone une bibliothèque publique, contenant plusieurs milliers de volumes et une centaine de revues pédagogiques courantes. Elle a fondé un Institut d'études juridiques qui se livre à l'étude des plus importantes questions du droit catalan; un service des monuments historiques dont les fiches de documents graphiques — monuments, objets d'art, sculptures, mobilier, orfèvrerie, fer forgé, etc., — s'élèvent à plus de dix mille. Des bibliothèques populaires ont été ouvertes dans de nombreuses communes, de trois catégories selon l'importance et les besoins intellectuels des populations, et une école supérieure de bibliothécaires dont les études ont une durée de trois ans. Un Institut d'études catalanes s'occupe de la culture catalane archéologique et philologique. Un institut de physiologie attaché à la Faculté de Médecine de Barcelone, avec bibliothèque spécialisée, unique en Catalogne; des Ecoles Normales, une Ecole d'été qui permet aux institu-

teurs de compléter et de perfectionner leurs études; une école d'infirmières, avec deux cours d'enseignement général et ensuite cours de spécialisation; une école professionnelle féminine, culture générale et cours suivants : robes, trousseaux, dentelles; une école d'administration publique pour la formation d'un personnel de fonctionnaires compétents, ce qui explique peut-être que les frais du personnel administratif de la Mancomunitat n'atteignent pas le 2½ pour cent du budget des dépenses; tout cela, de fondation récente, est en pleine activité et a déjà donné d'étonnants résultats.

Faut-il parler de l'Ecole élémentaire du travail, des Ecoles techniques supérieures destinées à former les directeurs d'industries spécialisées : — chimiques, quatre années d'enseignement; électriques, quatre années; mécaniques, quatre années; textiles, quatre années; teinturières, deux années; tannerie, deux années?

Faut-il parler de l'Ecole technique des métiers d'Art, pour ébénistes, tourneurs, tailleurs de pierre fines, joailliers, émailleurs? De l'école des Beaux-métiers (le joli nom) pour céramistes, ébénistes, arts du tissage, (3 ans de cours)?

Faut-il parler de l'Ecole d'Art dramatique dont les cours durent 9 mois et qui, outre sa tâche exclusivement pédagogique (récitation, déclamation, histoire de l'art, étude du costume et grammaire catalane), organise tous les ans des fêtes publiques, des conférences, où l'on a déjà traité, par exemple, du théâtre en Grèce et à Rome, des interprétations scéniques de Shakespeare, de la comédie pendant le 18ème siècle, de Molière, etc... ?

Faut-il parler de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales, ou de l'Ecole d'agriculture qui donne un cours de 3 ans à ceux qui ne recherchent que le brevet de technicien agronome, et un cours supérieur de 4 années à ceux qui veulent se spécialiser et devenir ingénieurs agronomes? Faut-il

dire que ces ingénieurs, pour devenir professeurs, doivent encore faire un an d'études dans les laboratoires de l'Ecole et faut-il ajouter qu'à côté de l'enseignement régulier, il existe des cours d'échange professés par d'éminents professeurs étrangers ?

* * *

L'on reste confondu devant l'ampleur d'une telle réalisation; mais l'on s'explique bien des choses en entendant causer les chefs de ce petit peuple volontaire, laborieux, dominateur. Quelques-uns d'entre eux nous ont fait l'honneur de nous recevoir. Sont-ils satisfaits de leur labeur ? Certes oui, mais leur ambition ne va-t-elle pas au delà d'un travail d'organisation intérieure, sous la tutelle politique d'un pouvoir central étranger à Barcelone ? Oui et non, et cela demande d'être expliqué.

Deux factions travaillent actuellement la Catalogne, l'une fédéraliste, l'autre nettement séparatiste. L'une ne désirant pas la sécession mais une autonomie complète sous le drapeau de Madrid; l'autre réclamant la séparation pure et simple, l'indépendance. Toutes deux sont ardemment, violemment catalanes. Toutes deux voient en l'Espagnol un étranger, et trouvent inique que le castillan soit la langue officielle de leur province dans l'administration, l'université, les cours de justice, l'armée.

La "préoccupation patriotique" semble être le fait de toutes les classes de la société.

L'on nous racontait au sujet d'un vieil artiste que nous avions rencontré chez lui, dans une maison pleine de poteries et de faïences catalanes, si jolies, une anecdote délicieuse. Se trouvant dans la capitale, un Madrilène lui aurait demandé s'il n'était pas Catalan de Barcelone.

— Mais non, mais non, aurait-il répondu.

— Et à quelqu'un qui s'enquerrait du pourquoi de cette

réponse mensongère, il dit en souriant : "je n'aime pas à me vanter"...

A Madrid, un Français qui nous avait accueillis avec la plus cordiale sympathie, nous disait que descendant un jour à Barcelone, il s'adressa, tout naturellement, en castillan, au porteur de ses bagages qui lui répondit avec humeur : "Ne pourriez-vous pas parler catalan, comme tout le monde" ?

La gloire ancestrale, le culte de la langue, l'amour des institutions proprement régionales et le goût de l'action, ont donné à l'âme de ce petit peuple, comme un rythme fait de vénération pour le passé mais aussi de foi créatrice en l'avenir.

De quoi sera fait cet avenir ? C'est le point d'interrogation. Les séparatistes l'emporteront-ils sur les autonomistes ? Madrid, par son obstination passive, ou, ce qui serait pire, par la persécution, acculera-t-elle les Catalans à la révolte ? La jeunesse, toute la jeunesse, même les fils des autonomistes les plus autorisés sont nettement gagnés à la cause du séparatisme. L'un des plus réfléchis et des plus positifs parmi les chefs de la nation disait en notre présence qu'après la victoire électorale des séparatistes (juin 1923), un collègue haussait les épaules en affirmant que le mouvement était sans importance parce que dirigé par "de jeunes fous". — "Oui, mais l'on disait la même chose de nous au début de notre agitation. Et, nous voilà dépassés, dépassés par nos propres fils"; puis après une pause, il ajouta sourdement "qui paieront peut-être de leur sang".

Forcément l'on pense aux petits peuples qui font retentir par le monde leurs revendications d'opprimés et dont le sang a déjà baigné la terre qu'ils voudraient libérer. C'est en Castille, croyons-nous, que l'on a accoutumé de dire que la Catalogne, c'est l'Irlande de l'Espagne. La

comparaison n'a pas l'heur de plaire à Barcelone. L'on vous dit nettement que si l'Irlande est pauvre, la Catalogne est riche; qu'elle paie à elle seule, avec moins 2 millions de population, un cinquième des impôts de l'Espagne, peuleuse de 25 millions, et que si l'Irlande lutte contre le plus formidable empire du monde, la Catalogne traîne à sa suite le royaume le plus arriéré, le plus pétrifié et le plus intolérant de l'Europe.

Naturellement le Castillan ne voit pas les choses sous cet angle. Il trouve le Catalan fâcheux, encombrant, voire brutal, dépourvu de cette finesse qui fait le charme des vieilles races. Les revendications tenaces et sans aménité qui lui viennent de Barcelone, l'agacent comme les plaintes trop souvent entendues d'un nouveau-riche qui pesterait contre tout et tous. Il admettra, s'il est un peu pressé, que l'agriculture est plus scientifique et plus prospère en Catalogne qu'ailleurs dans l'Espagne, et que l'industrie espagnole serait inexistante s'il n'y avait pas les usines catalanes; mais il ajoutera que c'est au pouvoir central que la Catalogne doit sa fortune et que si l'Espagne n'avait pas adopté un protectionisme douanier aussi rigide, l'industrie catalane n'aurait jamais pu naître. Il vous dira aussi qu'elle mourra demain, étouffée sous la concurrence étrangère, si Barcelone veut absolument se séparer de Madrid qui n'entend pas laisser consommer ce divorce sans résister au préalable, jusqu'à la répression militaire, s'il le faut.

Quelles seront, de ce point de vue, les conséquences de la révolution faciste-espagnole qui vient de se produire dans la péninsule? Il est impossible de les prévoir dans l'état d'ignorance où nous nous trouvons en ce moment de ce qui se passe réellement là-bas.

Mais il est douteux que l'état d'esprit créé par une longue propagande, et les espérances qu'ont fait naître des

réussites matérielles importantes puissent, comme cela, disparaître du jour au lendemain, parce que l'on aura mis un peu d'ordre à Madrid où ne régnait que le gâchis, si, en même temps, l'on ne met pas Barcelone en possession de réaliser quelques-unes de ses aspirations les plus vives vers une autonomie aussi parfaite que possible.

Les dépêches nous apprennent que de Rivera aurait édicté les peines les plus sévères contre ceux qui se rendraient coupables de propagande séparatiste, et qu'il aurait pros crit l'usage de tout autre drapeau que le drapeau espagnol comme l'emploi de toute autre langue que la langue espagnole dans la vie officielle de la nation.

Quelles répercussions provoqueront ces actes d'autorité qui semblent diriger contre les Catalans ? Avanceront-ils la cause de l'unification en entravant le libre épanouissement d'une langue méditerranéenne qui se glorifie d'une littérature riche de beaux noms ? Le courant central que, de Madrid, l'on veut faire circuler sur toute l'Espagne, sera-t-il assez fort pour fondre et noyer les différenciations qui séparent deux races ?

Hâteront-ils l'échéance sanglante que, de chaque côté de la barricade, l'on semblait redouter comme imminente, quand nous sommes passés là en juin ?

Qui oserait solliciter jusque-là l'avenir et tracer d'avance la courbe des événements ?

* * *

De ce spectacle du réveil catalan, retenons seulement les grandes choses que peut accomplir un petit peuple qui prend conscience de ses vertus innées, de son entité particulière et qui entreprend de vivre sa vie propre, dans la pleine autonomie de sa personnalité. Qui sait si, pour sortir nous-mêmes de notre léthargie, pour triompher de l'incohérence où s'écoule actuellement notre vie collective,

qui sait si les mêmes impulsions immatérielles ne nous sont pas nécessaires ?

Mais cette leçon n'est pas la seule qui s'impose à nous.

L'un des grands écrivains de l'Espagne moderne, Miguel de Unamuno, en pensant à la stagnation de son pays, dit quelque part que "c'est par le développement des fonctions de relation que les vivants progressent, accroissant et enrichissant leur vie". Il dit encore : "C'est avec l'air du dehors que je régénère mon sang, non en respirant celui que j'exhale". Et encore : "La pensée nationale, travaillant sans sortir d'elle-même, fait taire la rumeur inarticulée de la vie sous-jacente."

Les Catalans apportent une vérification aux paroles de Unamuno. Les "fonctions de relation", ils les pratiquent. Ils veulent être européens. Les grands courants de la pensée les préoccupent. Leurs maisons d'édition traduisent les principaux écrivains étrangers; ils savent organiser des échanges de professeurs avec les nations qui les entourent, pour mieux connaître et mieux se faire connaître; fonder des bourses pour permettre à leurs jeunes gens les plus distingués d'aller en pays éloignés y puiser la science; ouvrir de grandes écoles conçues suivant les types les plus perfectionnés, chercher ailleurs pour améliorer chez eux. Ils ont même appliqué l'idée américaine de consacrer dans leurs bibliothèques populaires, des sections à l'usage des enfants. Curieux du monde extérieur, ils régénèrent leur sang en respirant cet air. Leur individualité nationale, très forte, très accusée, très vivante, jaillit du fond même de la race qui sait que la différenciation seule ne saurait être un principe d'enrichissement.

N'y a-t-il pas là une leçon pour nous qui sommes un peu dans la situation des Catalans ? La rumeur inarticulée de notre vie sous-jacente, comme dit Unamuno, est fran-

çaise. Politiquement nous sommes britanniques, et quoi que nous devenions, nous ne serons jamais, dans cet ordre, français. Mais, ethniquement, nous ne serons jamais anglo-saxons ou anglo-américains ou anglo-quoi-que-ce-soit. Notre âme, notre cerveau, notre sang sont d'essence française. Si nous voulons atteindre à quelque chose de grand et de propre, nous devons tendre de toutes nos forces à nous développer suivant notre nature. Asselin a dit très justement que "tout ce que nous avons de bon, nous le devons à la France; tout ce qui nous menace nous vient des sociétés anglo-saxonnes". Si nous voulons "accroître et enrichir notre vie", en la protégeant, ne devons-nous pas faciliter de toutes les façons possibles, les "fonctions de relation" avec la France, substance de notre forme ?

L'abbé Groulx qui a écrit que le sentiment patriotique n'était nullement étranger à nos pères, mais que leur esprit familial très fort et très envahisseur s'achevait volontiers en un esprit de clocher exclusiviste, a rejoint Unanimo qui disait que "certains peuples à force de se contempler le nombril national, tombent dans le sommeil hypnotique et contemplant le néant". Donner un peu plus de lumière à notre horizon, un peu plus d'air à notre atmosphère; chercher des appuis au-dehors, là même où se trouvent ceux qui conviennent le mieux à notre essence; permettre, par une infusion plus large de pensée française, source de culture spirituelle et morale, à la rumeur sous-jacente de notre vie de bruire plus nettement et plus fortement pour emplir notre âme nationale de voix fraîches et vives, venues du fond même de son être, c'est la leçon que nous rapportons du pays du Cid :

Cà, chevaliers, je vais vous dire la vérité.

Qui vit toujours au même lieu, son avoir diminue.

LS.-D. DURAND,

avocat.

L'AVENIR DU ROMAN CANADIEN

Après la publication d'œuvres comme l'*Appel de la Race*, d'Alonié de Lestres, *Les Habits Rouges*, de R. de Roquebrune, le problème du roman canadien se pose avec un intérêt nouveau. Voici, non plus des essais ni des balbutiements timides, mais deux tentatives de roman sérieuses. Ces livres, pour être dissemblables d'idée et de forme, témoignent d'un progrès notable dans un genre qui, avec le théâtre, a été peu pratiqué chez nous. Ils montrent la route, fournissent des indications curieuses sur la nouvelle orientation littéraire des intelligences canadiennes, sur le parti que pourraient tirer de notre pays et de notre nature, de cette matière à peu près inexploitée qui s'offre à l'observation, des ouvriers habiles.

Ni l'un ni l'autre n'est l'œuvre canadienne définitive, caractéristique d'un peuple et d'une pensée. Mais chacun a son prix. Leurs qualités respectives de composition, de méthode ou de style, font qu'ils doivent être connus; les romanciers de demain auront à les étudier, afin de savoir par eux ce qui a été fait; de distinguer les lacunes qui s'y trouvent, les trous qu'ils contiennent; de comprendre, en partant d'eux, ce qui reste à réaliser chez nous dans l'œuvre de fiction. Si le livre de Roquebrune est d'une exécution plus entendue, si l'*Appel de la Race* reste le plus fortement pensé, tous deux sont dignes d'une mention spéciale dans ce qu'il conviendrait peut-être d'appeler le renouveau du roman canadien.

Le roman canadien est possible. La question ne se discute plus. Il est possible comme la littérature canadienne, dont il devra constituer une partie essentielle.

Mais cette littérature, si caractérisée soit-elle jamais, ne devra pas sortir du grand tout de la littérature française, par défaut d'une langue à nous. Cela ne veut pas dire que l'originalité nous soit niée. La langue ne sera jamais, quelles que soient ses ressources, et si nombreux les procédés qu'elle permette, une condition unique de personnalité. Le livre reflète son auteur. C'est l'homme qui donne à l'œuvre sa valeur, par ce qu'il y met de lui-même et du monde extérieur. Ce n'est pas l'uniformité de langage qui a empêché en France, en Angleterre, en Russie, l'éclosion d'un nombre considérable d'œuvres originales. Et ceux qui proclamaient chez nous l'impossibilité d'une littérature nationale, il y a quelques années, à cause de l'absence d'une langue canadienne, se payaient la tête des gens.

S'il y a des degrés dans la littérature française, il n'est aucune raison pour empêcher les Canadiens d'y occuper un bon rang. Mais il est nécessaire de trouver une forme d'art qui les fasse désigner nettement dans l'ensemble des productions françaises. C'est la difficulté. Elle n'est pas insurmontable. Il existe certainement, en ce pays du Canada français, tous les éléments nécessaires à la constitution d'une œuvre parfaitement nationale, par le sujet et par la langue.

Il est probable que nous aurons à saluer chez nous, dans un avenir plus ou moins rapproché, des romans très vivants, qui s'attacheront étroitement aux réalités canadiennes. Les esprits, de plus en plus, se tournent vers ce genre qu'on n'osait tenter autrefois. C'est que les cerveaux se meublent, que la connaissance de la vie s'élargit, que le sens de la réalité s'affine, en même temps que l'observation devient plus éveillée. Il est important que les jeunes écrivains canadiens, quand viendra l'heure décisive, puissent travailler d'après des directives sûres. Il leur faut

distinguer clairement la voie nouvelle où ils doivent s'engager. On ne peut, en si grave matière, s'abandonner éternellement au hasard.

Le roman est la science de la vie. Il sera d'autant plus parfait qu'il peindra plus scrupuleusement la réalité, les diverses manifestations de la vie. Le roman romanesque est démodé pour longtemps; l'époque de Feuillet et de Cherbuliez n'est plus. La doctrine réaliste, — pas le naturalisme inintelligent de Zola, — a été la plus belle découverte des romanciers modernes. En littérature comme en peinture, comme en sculpture, c'est la relation de l'œuvre à la nature qui fait la valeur de celle-là. Plus un livre sera proche de la vie, plus il remplira les conditions de l'œuvre d'art. La vérité des caractères et des sentiments, la fidélité des descriptions, l'évocation exacte du milieu, doivent être l'objet et le souci constants de l'homme de lettres.

Le domaine propre des écrivains canadiens est leur pays: le Canada. Dans l'ensemble des lettres françaises, ils auront à édifier la littérature de leur petite patrie, au sens intellectuel du mot. C'est en nous inspirant de la petite patrie, en la faisant vivre dans nos livres, que nous apporterons une contribution digne à la littérature de la grande. Ce que les différentes provinces de France ont fait pour l'avoir littéraire français, chacune dans leur sphère, ne nous est-il pas permis d'y atteindre chez nous? Pourquoi pas? Est-ce que le Canada français n'est pas, en somme, une province éloignée de la France? Il nous faudrait, dans notre pays de Québec, faire ce que Georges Sand a fait pour le Berry, Eugène Le Roy pour le Périgord, Barrès pour la Lorraine, Vermeuzen pour l'Auvergne, Arène et Daudet pour la Provence, Maupassant pour la Normandie. Le régionalisme littéraire n'est pas une vaine théorie. Il existait bien avant qu'on ait pensé chez nous à s'en faire

une doctrine. Il a donné des résultats qui ne permettent pas la négation de son existence, ni le désaveu de sa force.

La première condition, peut-être, d'une littérature canadienne, en tout cas du roman canadien, est la connaissance de notre langue, pas du français seulement, mais du parler de chez nous, de notre langue à nous, qui, sans être patois ni dialecte, a ses qualités propres, sa saveur marquée, une abondance de moyens qu'on ne paraît pas soupçonner. On pourrait presque prétendre, et nous voudrions l'oser, que ce sont ceux des nôtres qui ont le moins d'instruction, quand l'anglicisme ne les a pas atteints trop profondément, qui savent le mieux leur langue. Étrange prétention à défendre, à première vue, et qui prendra pour un bon nombre les proportions d'un paradoxe. Mais nos études, nos lectures, nos fréquentations intellectuelles, nous jouent presque invariablement, pour un temps, ce mauvais tour de nous escamoter notre langage. La réflexion, une culture intense en remettent quelques-uns, plus tard, en possession de l'instrument perdu, et cette possession se fait alors plus raisonnée, s'appuie sur des données plus fermes. Les autres, pour la plupart, ne le retrouvent jamais.

Qu'est-ce à dire que tout cela ?

Nous étudions dans des livres français, la plupart de Paris, composés à Paris, par des écrivains parisiens. Le long de notre vie, la majorité de nos lectures sont françaises ; les livres que nous lisons sont des livres français, de Paris, écrits en une langue qui, pour être française, n'est pas précisément celle que nous parlons. Faguet écrit d'ailleurs, et il est probablement sincère, "qu'il n'y a pas de lieu au monde où l'on parle le français plus mal qu'à Paris."

Or il arrive ceci : nos hommes instruits, nos lettrés, souvent, parlent une langue et en écrivent une autre. On

pourrait dire qu'ils possèdent une langue littéraire et une langue populaire, qu'une large ligne de démarcation sépare chez eux la langue parlée de la langue écrite. Ils parlent la langue qu'ils ont apprise naturellement, ils écrivent celle qui leur vient des livres. C'est pourquoi tant de nos romans qui pourraient être des œuvres originales, au moins par la forme, prennent la note banale, neutre, à cause de la langue employée. Celle-ci est la langue française de tout le monde; elle n'est pas notre langue à nous, Canadiens français.

Il n'est nullement question ici, c'est entendu, de patois. Laissons dormir la légende. Mais comme le français des Normands n'est pas du tout celui des Toulousains, et comme celui des Berrichons n'est pas non plus celui des Bretons, la langue des Canadiens n'est pas précisément celle des Parisiens. Une telle affirmation peut paraître dure à accepter. Elle n'est pas hérétique. Ces remarques sur le français s'appliquent d'ailleurs à l'anglais, qui varie sensiblement, lui aussi, selon les endroits où on le parle. Personne ne prétendra qu'un aristocrate londonien use du même vocabulaire qu'un citoyen de Toronto ou de Chicago.

L'écrivain canadien, jusqu'ici, s'est appliqué à épurer son langage d'impropriétés de tous genres; il se voit encore dans la nécessité, aujourd'hui, avant de produire, de le libérer de sa gangue parisienne. La fréquentation des auteurs français, surtout contemporains, nous a dotés d'un vocabulaire artificiel dont nous abusons rapidement, si nous ne réagissons. Et il devient tout à fait absurde, dans ces conditions, de tendre à créer une œuvre nationale; cela n'est pas possible en employant des mots qui, d'un français très pur, ne rendent pas justement nos pensées canadiennes.

Cet instrument de précision dont notre littérature a

besoin, nous le possédons. Malheureusement, nous ne le savons pas, ou avons peur d'y recourir. Notre parler original, dégagé de l'anglicisme, du canadianisme mauvais, d'un certain argot local, et de ce que nous lui avons ajouté en trop, par la fréquentation des auteurs français, a un caractère très individuel. Il est plein de formes qui semblent archaïques, a gardé des mots savoureux du XVe siècle, respire une âcre senteur de terroir. En comprendre la valeur et l'utiliser par la suite est un premier gage d'originalité.

Nous sommes pour un grand nombre descendants de Normands. Nos pères sont venus de la région du Havre, d'Yvetot, de Rouen, de la presqu'île du Cotentin. A-t-on jamais songé, par exemple, à tout le parti littéraire que Maupassant saura tirer de son origine normande? Chez lui, le plus grand réaliste du XIXe siècle, comme l'a appelé Émile Faguet,¹ rien d'affecté ni d'éblouissant. Pas de papillotage. Aucun apprêt d'aucune sorte. Son individualité tient pour beaucoup à la simplicité de sa langue, dénuée d'artifice, qu'il a apprise à Étretat dans son enfance, quand il courait les champs avec les petits paysans de son âge, ou qu'il se perdait en mer avec les pêcheurs de la côte.

Il est toujours délicat de nommer Maupassant en bonne compagnie. La seule mention de son nom, et ce n'est pas sans cause, suffit à effaroucher. Il évoque toute une littérature malsaine, immorale et amoral, dont la fréquentation habituelle est éminemment dangereuse. Lemaître, commençant une étude sur l'auteur de *Bel-Ami*, écrivait: "*Dois-je, ayant à parler de M. Guy de Maupassant, m'excuser auprès du lecteur, qui a sans doute des moeurs, m'entourer de*

¹ *Propos littéraires*, III.

précautions oratoires, affirmer que je n'approuve point les faits et gestes de Mme Bouderoi ou de M. Tourneveau, ni l'indulgence visible du conteur à leur égard." ¹

Maupassant, c'est clair, n'est pas un auteur de bibliothèque paroissiale. Ce n'est pas de mœurs qu'il s'agit et nous ne le donnerons pas comme professeur de morale. Nous nous garderons aussi d'en conseiller, même indirectement, la lecture. Ceux que des études littéraires pousseraient, ou obligeraient à le consulter, ne seront jamais assez prudents. Mais on prend son bien où il se trouve, comme disait Molière; et Maupassant, si répugnant qu'il soit, fournit malgré tout une illustration précieuse de ce qu'on peut réaliser avec la simple utilisation, aisée, intelligente, d'un parler populaire. C'est à ce seul point de vue qu'il nous intéresse ici.

Son relief dans l'exécution, Maupassant le doit d'abord à sa claire vision des choses. Il le doit ensuite à sa connaissance du parler de sa petite patrie. Maupassant ne fait pas de style, on peut dire qu'il n'a jamais songé à faire de la littérature. Il écrit naturellement, d'instinct, avec la langue qu'il a apprise et dont il connaît bien les ressources. C'est ce à quoi il faudrait arriver chez nous.

On aura vite compris cet aspect de l'art de Maupassant, si l'on connaît quelques-uns de ses contes normands: *La bête à Maît'Belhomme*, *Farce Normande*, *Les Bécasses* ou *Aux Champs*, *La Ficelle*, *Toine*, *Le Baptême*, ou encore *Saint-Antoine*.

Le petit récit qui s'intitule *Saint-Antoine*, précisément, dans les *Contes de la Bécasse*, illustre abondamment notre théorie. Un simple relevé de certaines expressions et tournures de phrase nous transporte en pleine vie normande,

¹ *Les Contemporains*, I.

canadienne ou peu s'en faut. Maupassant est là tout entier dans ce qu'il a de plus sainement robuste. A tout moment, il semblerait que c'est un des nôtres qui parle. Cela sent chez nous.

Ainsi Maupassant écrit: "*entendu* dans les affaires et l'élevage du bétail". Il dira que *Saint-Antoine* avait marié ses filles avec *avantage*, que la vigueur du bonhomme "*était célèbre dans tout le pays d'alentour.*" *Saint-Antoine* était encore un farceur, "*dans la plaisanterie il n'avait pas son pareil.*" Et les bons mots du cru normand se succèdent, intarissablement: *bedaine*, (et non ventre); il était *plein*, (et non rassasié, ou assouvi); *inventer* des choses comme ça, (non imaginer des choses); *allait à ses affaires*; *préparait les choses de loin*; une *fente* au front, (non une coupure, ni une blessure); il but deux grands verres *de suite*; les *bâtiments* de la ferme; sous la neige qui le *poudrait*.

Dans le texte, il n'y a pas un mot en italique. Maupassant endosse tout.

Et ce bout de conversation:

"Ils sont venus *c'te nuit*. Fais pas de bêtises surtout, (pas sottises ou autre chose). Te *v'là prévenu*, (pas averti)... Il a l'air d'un *bon gars*. Bonsoir, je *vas* chez les autres."

Ne dirait-on pas que c'est un habitant canadien qui raconte une histoire? Dans le récit du conteur comme dans le discours de ses personnages? Et tout cela en moins de vingt pages, le plus naturellement du monde, comme s'il n'existait pas, malheureusement, une langue littéraire conventionnelle. Si Maupassant n'a pas toujours le mot absolument juste, (*fente* à la place de *coupure*, par exemple), celui-ci, invariablement, sera populaire, imagé et débordant de sens. De la langue populaire et de la langue littéraire, Maupassant a choisi la première. Il est probable qu'il ne pouvait en être autrement pour lui, qui laissait la

réalité entrer en lui, et l'exprimait ensuite. Mais il reste, par son procédé, un modèle de première valeur pour nous.

Il conviendrait mieux de dire: l'un de ses procédés. C'est celui-là qui nous intéresse surtout. On a vu sa perfection dans la simplicité, le mouvement, la couleur et la vérité de sa narration. Est-ce que nous ne pourrions pas, nous aussi, écrire comme cela? Il suffirait d'accorder l'instrument. Il suffirait d'écrire comme on parle, à la condition qu'on parle bien. Cela ne se fera pas tout de suite; il faudrait d'abord apprendre, ou réapprendre à parler, c'est-à-dire à nous exprimer en notre français du Canada, sans plus. N'allons pas croire que c'est chose facile. Les jeunes écrivains canadiens devront y mettre du temps et du travail. Ils auront cependant cette satisfaction de ne pas besogner à l'aventure, ayant le labeur des aînés en régionalisme — Georges Sand, Maupassant, le Roy, Barrès, Mistral même, en langue d'oc — qui les aidera à diriger le leur. Cela ne veut pas dire qu'ils les imiteront ou qu'ils s'inspireront d'eux. Nullement. Ils appliqueront aux œuvres canadiennes l'idée générale qui a présidé aux leurs : chercher à exprimer dans un livre l'âme de la petite patrie. C'est en partant de ce principe que l'on atteindra la véritable formule du roman canadien.

Nous n'engageons pas les jeunes de chez nous à fermer pour toujours les livres de France, nos maîtres éternels. Il ne s'agit point de rompre avec la syntaxe traditionnelle, ni de réhabiliter le jargon, l'argot ou l'anglicisme, ni encore d'introduire le parler populaire dans les genres qui ne le souffrent pas. Il est ici question du roman, lequel cherche à étreindre le plus de notre âme, de nos mœurs, de notre nature. Ces choses sont très caractérisées chez nous. Elles s'y expriment en une langue qui est bien française, non seulement dans son fonds, mais aussi dans certaines

parties de son vocabulaire, prises à la vieille source, ou qu'elle a créées en conformité avec les règles. Pourquoi nous serait-il interdit d'employer cette langue, l'usage en étant déterminé par l'art, comme l'ont su faire les régionalistes de France, et notamment, en ces derniers temps, l'un des plus représentatifs d'entre eux : Alphonse de Chateaubriand, l'auteur de *La Brière*?

Nous ne pouvons pas, comme Crémazie, rêver d'une littérature huronne ou iroquoise. Il faut en faire son deuil. Nous sommes condamnés à écrire en français, et ce nous sera un éternel sujet de jouissance. La littérature canadienne n'est pas seulement une espérance; le jour ne paraît pas très éloigné où elle sera une certitude. Elle implique plusieurs points de vue, dont nous avons essayé de dégager ce qui semble l'un des plus importants.

Il faudra aux œuvres canadiennes des qualités distinctives de fond et de forme. Le roman doit tenir compte du milieu physique et de l'observation psychologique. Ils ont été trop négligés par ceux des nôtres qui ont essayé le roman ou la nouvelle. Nous avons nos problèmes, nos mœurs, des habitudes de vie qui nous sont particulières; il y a chez nous des idées en marche, une évolution remarquable dans la conception de notre individualité ethnique. C'est tout cet ensemble de vie nationale qu'il faut arriver à rendre. Le roman canadien aura pour mission d'exposer nos problèmes et de leur chercher une solution; il exprimera notre nature, tentera de faire valoir nos idées, de les répandre, de les défendre, ramenant les uns et les autres à un cadre vécu. L'étude et l'évocation de notre passé historique, d'autre part, comme l'écrivait il y a quelques années M. Léo-Paul Desrosiers,¹ devront aussi, aider fortement à

¹ *L'Action française*, février, 1919.

la nationalisation de notre littérature. La matière qui s'offre à notre étude est abondante, complexe, touffue. C'est aux écrivains canadiens de bien choisir les éléments de leurs livres. A eux d'avoir la main heureuse, le coup d'œil juste.

HARRY BERNARD.

À TRAVERS LA VIE COURANTE

Les Canadiens français et la finance C'est une liste bien éloquente que publiait récemment la *Rente* sous ce titre : *Les Canadiens français et la finance*. Ceux qui l'ignoraient, et ils sont nombreux, apprendront que les nôtres se distinguent en affaires dans plus d'un domaine, qu'ils sont même les maîtres dans quelques-uns, par exemple dans le commerce des épiceries. Les maisons Hudon, Hébert & Cie, Laporte Martin & Cie, Chaput, Fils & Cie, J.-B. Renaud & Cie, Hudon & Orsali, etc., sont sans rivales au pays.

Pourquoi faut-il cependant qu'à ce tableau s'ajoute une ombre ? Si la majorité des Canadiens français ignorent les succès des leurs, si les Anglais eux-mêmes en tiennent si peu compte, les mettent même souvent à leur propre crédit, n'est-ce pas parce que ces succès ont été presque toujours obtenus sous un nom, une raison sociale, qui n'a rien de français ? Sont-elles nombreuses en effet, en dehors du commerce des épiceries, les maisons de quelque importance composées de Canadiens français et qui arborent fièrement leurs couleurs ?

Hélas ! non. Combien savent dans le peuple
Sous des cou- que la *Kingsbury Footwear Co.*, la *Slater Shoe Co.*,
 leurs étrangères *la Rock City Tobacco*, la *Dominion Corset Co.*, la
Quebec Preserving Ltd, la *St. Lawrence Brick Co.*,
 la *Regent Knitting Mills Ltd* et des centaines
 d'autres sont des compagnies canadiennes-françaises ? Nous n'avons pas eu le loisir de dresser une liste complète, mais des observations assez minutieuses nous inclinent à croire que 80 pour 100 de nos maisons les

plus importantes abritent, ou plutôt cachent leur nationalité sous un nom étranger.

La *Gazette officielle* de Québec peut nous apporter sur ce point un témoignage irrécusable. Chacune de ses livraisons donne les noms de nouvelles compagnies. La dernière que nous avons feuilletée en contenait quinze de Montréal : trois à noms français et douze à noms anglais, presque toutes dirigées cependant par des Canadiens français. Québec d'ailleurs ne fait pas mieux. Qu'on ouvre son almanach des adresses à ce nom et l'on verra s'aligner les *Quebec Army and Navy Store*, *Quebec Butchers Supply Co.*, *Quebec Coal Co.*, *Quebec Engraving Co.*, *Quebec Fruit and Fish Exchange*, *Quebec Glove Leather Mfr*, *Quebec Land Co.*, *Quebec Lumber Co.*, *Quebec Marine Works Ltd*, etc., etc., toutes compagnies canadiennes-françaises.

Autre exemple. La *Banque nationale*, elle qui fait si

Manie désastreuse — souvent appel au patriotisme des nôtres, qui leur prêche à bon droit l'indépendance économique et la nécessité, pour y atteindre, de placer leurs épargnes dans nos institutions, la *Banque nationale* vient de fonder une compagnie destinée à administrer ses propriétés. Savez-vous quel nom elle lui a donné ?

— La *Compagnie nationale d'immeubles* ? — Allons donc ! *The Strathcona Realty Co* !!! Inclinez-vous, mânes de nos aïeux ! et vous surtout illustre Montcalm dont la fière silhouette se dresse sur le dernier calendrier de la banque, abaissez, abaissez votre épée : c'est la brigade de vos enfants, enrôlés sous des couleurs étrangères, la *Strathcona Realty Co.*, qui passe !

Enrôlement en vérité humiliant et désastreux. Les uns rient de cette manie comme d'une peccadille ; d'autres n'y voient aucun mal, encore un peu, et ils s'en glorifieraient ! Les aboutissants d'une telle façon d'agir sautent cependant aux yeux. Elle nous enlève d'abord auprès des Anglais notre meilleure arme pour obtenir leur respect. N'est-ce pas par notre attitude dans les affaires qu'ils sont portés à nous juger ? Si peu de nos maisons brillent au premier rang, quel crédit aurons-nous auprès d'eux ?

Mais il y a un résultat plus désastreux encore : c'est **Notre propre mésestime** propre mésestime. Sans attacher au succès en affaires la même importance que nos concitoyens de langue anglaise, nous savons toutefois reconnaître sa valeur. Nous le considérons comme l'effet d'une qualité qui n'est pas la principale chez l'individu ou la race, mais qui compte cependant.

Or, de nous faire croire, en camouflant ainsi nos maisons les plus prospères, que nous sommes totalement dépourvus de cette qualité, c'est nous amoindrir à nos propres yeux, c'est nous diminuer.

N'est-ce pas aussi étouffer bien des initiatives? Puisque le "génie des affaires" nous fait défaut, la plupart hésiteront longtemps avant de se lancer dans de vastes projets. Et si on a une entreprise importante à confier, ce n'est pas à un compatriote qu'on osera s'adresser, mais à un homme de "la race supérieure", et ainsi du reste.

Faut-il ajouter qu'en Europe, en France particulièrement, **Répercussion** en France, cette manie nous est fort nuisible. Nos maisons d'enseignement et de commerce le savent qui reçoivent de Paris lettres et circulaires rédigées en anglais, traduites à grands frais pour elles dans cette langue, comme si le français leur était étranger.

Nous ignorons si plusieurs compagnies canadiennes-françaises exhibent leurs produits sur le train-exposition qui parcourt actuellement la France? Il doit y en avoir. Et la majorité sans doute portent un nom anglais. La belle réclame alors que nous nous faisons! Voit-on par exemple la maison Legaré de Québec, bien française certes et dans son fondateur, et dans son personnel et dans ses capitaux, se couvrant, comme elle l'a fait dans une grande annonce publiée naguère par un journal canadien-français de Montréal, de ses multiples noms anglais :

LEGARÉ AUTOMOBILE & SUPPLY CO., Limited

Legare Automobile of Beauce Ltd., Valley Jct., Qué.	Legare Automobile of St. Jérôme Ltd., St-Jérôme, Qué.
Legare Automobile of Chicoutimi Ltd., Chicoutimi, Qué.	Legare Automobile of Sherbrooke Ltd., Sherbrooke, Qué.
Legare Automobile of Cowansville Ltd., Cowansville.	Legare Automobile of Sorel Ltd., Sorel, Qué.
Legare Automobile of Frontenac Ltd., St. Evariste Sta., Qué.	Legare Automobile of Temiscouata Ltd., Rivière du Loup, Qué.
Legare Automobile of Joliette Ltd., Joliette, Qué.	Legare Automobile of Three Rivers Ltd., Trois Rivières, Qué.
Legare Automobile of Mont-Joli Ltd., Mont-Joli, Qué.	Legare Automobile of Thetford Mines Ltd., Thetford Mines, Qué.
Legare Automobile of Montmagny Ltd., Montmagny, Qué.	Legare Automobile of Victoriaville Ltd., Victoriaville, Qué.
Legare Automobile of St. Hyacinthe, Ltd., St-Hyacinthe, Qué.	

Que faire pour réagir contre ce mal ? Il a été si souvent dénoncé qu'on peut le croire peut-être inguérissable. Mais non ! Des exemples récents nous prouvent qu'il ne faut pas se lasser d'intervenir, telle, par exemple, la crâne démarche d'Armand Lavergne obtenant du Château Frontenac, à Québec, des affiches françaises.

Aussi de nouveau faisons-nous appel à tous, en particulier aux membres de l'A.C.J.C. Voilà qui entre tout à fait dans les cadres de l'admirable campagne qu'ils viennent d'entreprendre. Pourquoi chaque cercle ne s'imposerait-il pas la tâche de dénicher toutes les maisons françaises opérant sous un nom anglais dans sa ville ou sa paroisse ? Nous aurions ainsi une enquête des plus importantes menées à peu de frais et de façon sérieuse, dont les résultats seraient précieux. Les voyageurs de commerce prêteront sans doute leur concours à ce travail. Et une fois la liste dressée, nous serons plus en mesure d'adopter un plan de campagne efficace.

La RÉDACTION.

LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE

L'ALMANACH DE LA LANGUE FRANÇAISE

Nous en parlons ailleurs dans notre mot d'ordre. Nous voulons seulement redire ici à nos amis combien nous tenons à sa diffusion. Qu'on se rappelle la difficulté très grande de faire parvenir au peuple un enseignement patriotique; le peuple ne lit guère les bons journaux, ceux qui feraient entrer dans son esprit la préoccupation nationale. L'Almanach est le véhicule le plus simple, le plus naturel pour atteindre les masses populaires. Que chacun s'occupe donc de la diffusion de l'*Almanach de la langue française*. Rien ne servirait de gémir sur l'apathie publique, sur l'indifférentisme national, si l'on ne secondait, de toutes ses forces, les hommes et les œuvres qui peuvent changer le pernicieux état d'âme. L'*Almanach de la langue française* sera mis en vente dans les premiers jours de novembre. Mais qu'on demande tout de suite notre catalogue et notre liste de prix. Nous offrons des récompenses spéciales aux enfants des écoles qui se feront propagandistes. Car voilà bien le très simple et très efficace moyen de répandre l'Almanach.

Il n'y a qu'à le confier par douzaine aux petits écoliers et à les lancer à travers le village ou la ville. Nous connaissons même une paroisse de Montréal où les enfants vendent l'Almanach à la porte de l'église, le dimanche, au profit de leur petite conférence de Saint-Vincent de Paul. Voilà qui est doublement pratique. Apprenons aux petits Canadiens français à se faire les camelots de l'idée nationale.

NOS AUTRES PUBLICATIONS

Notre légende dorée du Frère Béatrix est actuellement en vente. C'est une première série qui sera suivie de trois autres, croyons-nous, mais qui constitue déjà un précieux recueil de récits et d'histoiettes, glanés à travers notre histoire et notre littérature. Il n'y a de légende en tout ce volume que le titre; ces histoires sont des choses vécues. Si elles méritent d'être appelées "Légende dorée", c'est parce que ces *fioretti* poussées en pleine terre canadienne respirent souvent un héroïsme, un charme souverain, qui en fait moins des plantes d'ici-bas que des fleurs d'idéal. *Notre légende dorée* sera un auxiliaire précieux aux professeurs de catéchisme; c'est aussi de la plus saine, de la plus vivifiante littérature pour l'enfance.

Nos amis seront heureux d'apprendre que nos cartes-correspondance, avec mots d'ordre d'action française, obtiennent un très vif succès. Nous en avons vendu plus de 5,000 en l'espace de deux semaines. C'est une propagande à continuer. Rappelons aussi qu'au nombre de nos dernières publications, il y a *Chez nous* et *Chez nos gens* de M. Adjutor Rivard, nouvelle édition illustrée; il y a *l'Œuvre de l'abbé Groulx* de M. Olivar Asselin, conférence qui a pris les proportions d'une brochure de 100 pages et qui est d'une lecture savoureuse au possible; il y a enfin *l'Appel de la Race* d'Alonzié de Lestres qui vient de franchir son dixième mille.

NOS GROUPES D'ACTION FRANÇAISE

Nous avons promis d'annoncer, pour ce mois-ci, la naissance de deux nouveaux groupes d'action française. Nous sommes heureux de confirmer la bonne nouvelle: ils sont nés. Peut-être nous sera-t-il possible de révéler prochainement l'existence de l'un d'entre eux. Quant à l'autre, il lui faudra, d'ici longtemps, garder religieusement son incognito. Qu'un groupe d'action française ne puisse s'afficher publiquement dans notre province, cela en dit long sur l'état de notre patriotisme. Telle est pourtant l'atmosphère de certaines régions et, en

particulier de quelques petites villes, que des hommes de cœur ne peuvent avouer leur volonté de servir la cause française, sans condamner leur effort à la faillite. On peut être impunément de tous les clubs neutres, de toutes les sociétés anglaises, de toutes les chevaleries exotiques. On ne saurait être simplement patriote et donner son dévouement à une œuvre d'action patriotique, sans risquer quelquefois son gagne-pain.

N'importe, les idées de réveil vont de l'avant et nous finirons bien par terrasser cet abominable esprit, comme nous avons eu raison de quelques autres maladies nationales. Nous mettons un grand espoir en nos groupes d'action française; les anciens se réorganisent avec une nouvelle vigueur, tel celui de Québec; d'autres sont en voie de naître et nous ne sommes qu'au début de cette nouvelle expansion. Quand l'*Action française* possèdera, sur les principaux points du territoire, des groupes d'animateurs qui prolongeront chez eux nos idées et nos activités; qu'elle pourra les réunir de temps à autre pour coordonner l'effort commun et qu'un mot d'ordre parti du centre sera repris par des centaines de propagandistes énergiques et ardents, ce jour-là, il n'y aura ni apathie, ni mauvais vouloir qui pourra résister. A nos amis de se bien convaincre de cette vérité et de voir ce qu'ils peuvent accomplir, dans leur région, pour le succès de l'œuvre commune.

L'ARTICLE DE M. PERRAULT

L'article de M. Antonio Perrault sur l'Association du barreau canadien a presque fait son tour de presse. L'*Action catholique*, *Le Droit*, le *Progrès du Saguenay*, le *Bien public*, l'*Union des Cantons de l'Est*, la *Liberté de Winnipeg* et d'autres journaux, sans doute, l'ont reproduit ou l'ont commenté. La *Liberté de Winnipeg*, sous la signature de M. Hector Héroux, dit fort justement : "L'appel aux armes pour la défense des lois françaises a été sonné par l'*Action française* et plus particulièrement par M. Antonio Perrault, un des brillants avocats de notre province et, certes, le meilleur et le plus tenace polémiste du barreau québécois". Ce fut, en effet, à l'une de nos premières conférences publiques, que notre ami nous donna sa belle étude sur la *Défense des lois françaises*, étude qui fut mise en brochure et qui n'a pas peu contribué à fortifier la résistance contre les anglicisateurs. Puissent ces avertissements d'aujourd'hui empêcher les sentinelles de s'endormir !

"CONCOURS D'HISTOIRE DU CANADA"

Un ami de l'Université de Montréal offre à la faculté des Lettres de l'Université de Montréal, un prix de \$50.00 au chercheur qui élucidera le mieux les deux points suivants :

1. Les missionnaires qui accompagnaient Cavalier de la Salle dans son expédition de 1684-87 ont-ils établi le Catholicisme au Texas?

2. Quelle partie du territoire américain, situé sur le Golfe du Mexique ou sur l'Océan Atlantique devint possession française et tomba en conséquence sous la juridiction de l'évêque de Québec? Et par exemple:

a) Les vicaires généraux de l'évêque de Québec résidant à Mobile (Alabama) eurent-ils juridiction sur une partie quelconque de la Floride, comme le laisse conjecturer la petite distance qui sépare Mobile de la Floride?

b) Ont-ils eu juridiction sur une partie de la Georgie, de la Virginie, etc?

c) Ont-ils eu juridiction sur une partie du territoire actuel du diocèse de Scranton (Pensylvanie) (Consulter sur l'étendue de ce diocèse, le Catholic Directory Kenedy, New-York).

Le concours est ouvert à tous les chercheurs. Les manuscrits dûment signés, devront être remis à M. le Vice-Recteur de l'Université de Montréal, au plus tard le 24 mai 1924. Un jury désigné par la Faculté des Lettres appréciera les travaux.

NOS PÈLERINAGES HISTORIQUES

Les fêtes du 23 septembre à Laprairie n'étaient pas un pèlerinage d'action française. Nous voulons toutefois en consigner ici le souvenir pour la participation qu'y a prise notre directeur et parce que ces fêtes répondent trop parfaitement au réveil patriotique que nous essayons de provoquer par l'enseignement de l'histoire. Ces fêtes ont été splendides; une foule immense y a pris part; tout s'est passé avec un ordre et un entrain qui font grand honneur aux organisateurs. Laprairie est un vieux pays dont l'établissement remonte à l'année 1668. Pendant un temps ce fut le poste le plus avancé contre Anglais et Iroquois. Le lieu se prêtait donc magnifiquement à une résurrection d'histoire. Aussi bien, à la première réunion de l'après-midi sur l'emplacement du vieux fort, comme à la seconde au rang de la *Bataille*, la plus belle histoire de la Nouvelle-France a-t-elle passé sous nos yeux. Une nouvelle expérience a été faite du vif intérêt que prennent les masses populaires à ces évocations du passé. Lorsque l'abbé Groulx prit la parole au rang de la *Bataille* et que montrant la petite rivière toute proche, il eût rappelé que, sur ces rives, en l'année 1691, M. de Valrennes avait défendu, contre les bandes de Schuyler, l'avenir de la Nouvelle-France, il fut facile de voir, à l'attention émue de la foule, que ces leçons ne manquent pas leur but.

Il nous fut donné de faire une autre expérience aussi concluante, le dimanche suivant, lors de notre pèlerinage à la ville La Salle. Par suite de regrettables malentendus, nous avons raison de nous inquiéter sur

le succès de cette manifestation. Notre surprise fut de trouver là, malgré le temps fort incertain, 500 à 600 personnes qui étaient venues, comme à Laprairie, entendre parler d'histoire. Notre excellent et vieil ami le Père Guillaume Charlebois, O. M. I., nous ouvrit les portes de son noviciat et, du haut de la galerie, nos orateurs ont parlé à la foule. Sur cet emplacement du fort Rémy où Cavalier de la Salle eut autrefois son pied-à-terre, notre dessein était de grouper ensemble tous les souvenirs de la découverte du Mississipi. L'abbé Groulx se chargea de narrer l'histoire et d'en tirer les leçons opportunes. L'un de nos étudiants d'action française, M. Jean Lesage, fit connaître l'attitude de la jeunesse militante en face du problème national. M. Antonio Perrault exposa le but de ces pèlerinages historiques auxquels l'*Action française* tient beaucoup, "parce qu'ils aident au culte de la langue et de l'histoire, parce qu'ils fournissent des sentiments précis à notre patriotisme et, par le développement de la fierté, assurent le maintien de la race". L'un de nos amis de la première heure et l'un de nos plus fervents adhérents, M. Raoul Carignan qui nous avait d'abord souhaité la bienvenue, voulut bien, de sa parole chaude, ponctuer chacun des discours. Comme à Laprairie, l'auditoire écouta avec une attention émue. Chacun, sans doute, au récit de ces aventures merveilleuses qu'étaient jadis les grands voyages de découvertes, se sentit plus fier de sa race. Ce devoir d'être fier c'était bien d'ailleurs la conclusion dont l'abbé Groulx avait fait suivre sa leçon d'histoire et que nous recueillons ici comme l'idée inspiratrice de tous nos pèlerinages :

"Canadiens français, revenons plus souvent vers les souvenirs de notre passé", a conclu notre directeur. Nous y apprendrons à ne plus nous laisser traiter en ce pays comme une race inférieure. Nous cessons de penser comme un peuple de vaincus. L'histoire nous dira que les traces de nos pères sont à jamais imprimées sur le continent américain, comme les traces de tous les grands civilisateurs. Deux à trois mille ans n'ont pas effacé des horizons égyptiens la silhouette des pyramides, non plus que les lignes du Parthénon du ciel athénien; dix-neuf cents ans n'ont pu supprimer du paysage romain les arches des aqueducs impériaux; croyons, nous aussi, fils des chevaliers qui ont fait la Nouvelle-France, croyons que ni les cheminées d'usine, ni les gratte-ciel, ni la main de l'homme, ni le souffle du temps n'effaceront jamais du sol américain, les vestiges du grand empire que nos pères y ont esquissé, ni l'ombre des croix qu'ils y avaient plantées".

LECTURES POUR L'HOMME INTELLIGENT

Jugements, par Henri Massis. Voici un ouvrage de premier ordre, celui dont la critique française s'est le plus occupé en ces derniers temps. Pour beaucoup des nôtres, Barrès, Anatole France, et, pour quelques-uns mêmes, Renan, sont des dieux littéraires dont l'œuvre ne se discute point. Henri Massis, avec un courage et une vigueur magnifiques, fait descendre ces dieux de leur piédestal et les juge avec la compétence d'un critique qui parle au nom de la vérité et de l'esthétique rationnelle.

Les Origines littéraires de Louis Veillot, par Pierre Fernesseole, docteur ès-lettres. Beau volume de plus de 400 pages qui apporte de l'inédit sur la formation intellectuelle de Louis Veillot. On apprendra là, avec intérêt et profit, comment le maître écrivain s'est discipliné l'esprit et s'est fait peu à peu son incomparable technique. Cela vaut bien des leçons d'enseignement supérieur.

L'Empire britannique, par Albert Demangeon, professeur de géographie à la Sorbonne. Le chapitre sur le Canada n'est guère au point; l'auteur n'a pas pris garde que le livre de M. André Siegfried sur les problèmes canadiens date bien de quelque vingt ans et que nous avons fait du chemin depuis ce temps-là. Mais les autres parties de l'ouvrage, et ce sont les plus considérables, qui traitent de la formation de l'Empire britannique, de la colonisation et de la civilisation britanniques, sont vraiment remarquables. Ceux qui ont déjà lu, du même auteur, "Le déclin de l'Europe", retrouveront la belle ordonnance et les vues synthétiques qui dénotent le vrai maître.

L'Hécatombe, par Léon Daudet. C'est la suite des souvenirs politiques du redoutable polémiste de l'"Action française" de Paris. L'Hécatombe nous révèle les dessous de la politique française pendant la guerre et le rôle qu'ont tenu Daudet et ses amis dans la chasse aux traîtres. C'est d'une lecture vivante, comme tous les souvenirs de Daudet. Et le volume nous renseigne sur ce groupe de l'"Action française" qui est bien actuellement en France le plus en vedette, le plus discipliné, le plus fort et qui a peut-être pour lui l'avenir.

Les Habits rouges, par R. de Roquebrune. Ce roman canadien n'est peut-être pas puissant; il n'émeut pas profondément; dans cette évocation des événements de 37, Papineau tient un rôle qui est une caricature; la principale héroïne, Mlle de Tévenet, nous quitte sur un mot qui ébranle un peu son caractère. Mais la langue est généralement bonne et, dans l'arrangement des courts chapitres, il y a de l'art et un remarquable talent de conteur.

LIBRE.

RENOUONS LA TRADITION

Notre force financière favorisera puissamment nos progrès matériels et même intellectuels. L'une des causes de notre faiblesse relative, c'est que nous avons perdu les bonnes habitudes d'épargne que nos pères tenaient de leurs aïeux français. Renouons la tradition. Rapprenons l'économie à nos enfants. Ouvrons-leur un compte d'épargne, où ils déposeront les millions de sous qu'ils gaspilleraient. Ils acquerront ainsi la notion de la valeur de l'argent et le sens de l'économie. L'ambition leur viendra d'arrondir leurs dépôts. Si bien qu'au bout de quelques années, chacun aura à son crédit un joli pécule, et le groupe canadien-français disposera d'une somme importante.

La Banque d'Hochelaga, fondée en 1874 et dont l'actif dépasse 71 millions, offre, pour le succès de cette œuvre nationale, la collaboration de son personnel diligent. Dès demain, amenons nos enfants à la succursale la plus proche.

Mathématiques, sciences, lettres et langues
en français et en anglais.
Préparation aux examens. Cours classique.
Cours commercial. Leçons particulières.

RENÉ SAVOIE, I.C. et I.E.

Bachelier ès-arts et ès-sciences appliquées

238, rue Saint-Denis

Téléphone: Est 6162

MONTREAL

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Que voulez-vous devenir...

Chimiste? Ingénieur? Architecte?

Pour chacune de ces trois carrières, il n'existe à Montréal, qu'une institution canadienne-française réellement accréditée :

L'Ecole Polytechnique de Montréal

C'est là, et là seulement, qu'on donne une formation véritablement complète et solide.

Cours lumineux, pratique, d'une doctrine approfondie et sûre, matières enseignées par des pédagogues accomplis, spécialistes "calés" !

A l'école Polytechnique, vous n'acquerrez pas cette formation hâtive, superficielle, ces connaissances mal digérées des cours "en 6 mois, 25 leçons, succès garanti" : Vous y prendrez, au contraire, par un travail consciencieux et persévérant, le bagage scientifique et pratique nécessaire pour faire de vous "une autorité" dans la carrière que vous aurez embrassée.

L'ECOLE POLYTECHNIQUE DE MONTRÉAL

M. Augustin FRIGON, directeur

Téléph. Est 3477

- 228 rue Saint-Denis, Montréal

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre .



Une encre qui...

n'épaissit pas, n'oxyde pas les plumes, ne laisse aucun sédiment.

L'Encre en poudre "Royal"

bleu-noire

inaltérable, extra-fluide

\$1.00 le tube métallique d'un gallon

Recommandée aux écoles

Prix spéciaux pour grandes quantités

Les encres liquides "Royal"

sont de teintes bleu-noire, rouge, verte ou violette.

Les essayer c'est les adopter.

Exigez-les de votre fournisseur.

Les principaux libraires du pays les ont en vente.

ROYAL INK COMPANY

rues Prescott et Saint-Clair, Toronto

Dépositaire et agent distributeur:

S. T. GRENIER

99, rue Saint-Jacques, - Main 2539

Prix et renseignements donnés sur demande.



Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

“L'ABITIBI”

La région de l'Abitibi ouverte à la Colonisation en 1912, compte maintenant une population de 16,000. Quinze belles paroisses parfaitement organisées s'échelonnent maintenant le long du chemin de fer Transcontinental, sur une distance de 120 milles, de Senneterre à La Reine.

Le Colon qui va s'établir aujourd'hui dans l'Abitibi, n'arrive plus dans une région inhabitée. S'il a quelques ressources il peut trouver dans toutes ces paroisses des lots dont le défrichement est plus ou moins avancé, et que leurs propriétaires désireux d'aller s'établir plus loin, peuvent céder à des prix avantageux aux petites bourses. Les curés, les notaires, les principaux marchands de chacun de ces endroits accueillent avec bonté le nouvel arrivant et sont heureux de lui donner tous les renseignements dont il a besoin pour faire le choix d'un bon morceau de terre.

Nous conseillons donc aux cultivateurs de nos vieilles paroisses qui ont des fils à établir, d'aller visiter l'Abitibi. Pour quelques centaines de piastres, ils les placeront sur des fermes dont la valeur augmente de jour en jour.

Pour toute demande de renseignements, on est prié de s'adresser à l'Honorable Monsieur J.-E. PERREULT, *Ministre de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, Québec.*

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

Préparant aux Situations supérieures du Commerce,
de l'Industrie et de la Finance.

BIBLIOTHEQUE ECONOMIQUE

MUSEE COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

Délivre les diplômes de "LICENCIE en SCIENCES COMMERCIALES", de "LICENCIE en SCIENCES COMPTABLES et de DOCTEUR en SCIENCES COMMERCIALES".

Le diplôme de "LICENCIE en SCIENCES COMPTABLES" donne droit à l'admission dans L'"Institut des comptables et auditeurs de la province de Québec" et dans L'"Association des comptables de Montréal" (Chartered accountant).

Des BOURSES DU GOUVERNEMENT sont accordées aux élèves méritants.

Cours spéciaux le soir : Comptabilité (Théorie et Pratique), Expertises comptables, Mathématiques financières, Assurances, Banque, Droit commercial, Economie politique, Langues étrangères, etc.

Pour tous renseignements, prospectus, inscriptions, etc., s'adresser au Directeur des Études.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Nous vous offrons gratuitement
Médecins, gardes-malades et remèdes,
Aviseurs légaux, commerciaux, courtiers en
douane,

SI...

...vous placez vos assurances générales par l'intermédiaire de notre bureau.

Accessoires d'autos et réparations au
prix du gros...

...si vous nous passez vos assurances sur votre "machine".

Les bureaux d'assurance Goora,
10, rue Saint-Jean, Montréal,

...sont en ce moment parmi les plus actifs à Montréal. Les meilleures compagnies et celles-là seulement y sont représentées. Par leur intermédiaire, vous bénéficierez de taux d'assurances avantageux, *sans surcharge aucune*. Vous aurez des polices intelligemment et scrupuleusement préparées, dont chaque clause aura été examinée avec soin.

Confiez-nous vos prochaines assurances,
et vous serez bien servis.

Téléphone Main 912 — Las. 5170W — Main 2015.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

C'est faire de l'action française intelligente...

...que d'acheter de préférence chez nos compatriotes, surtout lorsqu'ils rivalisent *avantageusement* avec la concurrence dans leurs prix et la qualité de leurs produits.

La maison J. Christin & Cie.,

FABRIQUE DE BOISSONS GAZEUSES,

est du nombre de celles qu'il faut connaître et encourager. Fondée en 1885, la maison Christin, entièrement canadienne-française, est non seulement de vieille renommée, mais — ce qui vaut mieux encore — d'excellente et irréprouvable réputation.

Encouragez-la

Votre bourse y trouvera son bénéfice, votre palais, satisfaction et plaisir, car ses liqueurs gazeuses sont vraiment exquises au goût et fort rafraîchissantes.

Donnez-nous votre commande par téléphone ou par lettre aujourd'hui même.

J. Christin & Cie., Limitée

TÉLÉPHONE: Est 1594

21, rue Sainte-Julie, - - - Montréal

En face du no 180 St-Denis.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour — son bénéfice, le vôtre et le nôtre

LES PRODUITS

“ JOUBERT ”

SONT DE

QUALITÉ

DEMANDEZ-LES

LAIT, CRÈME,
BEURRE,
CRÈME ^à la GLACE.

J. Joubert
LIMITÉE

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour
son bénéfice, le vôtre et le nôtre